

JOURNAL HELVETIQUE
O U
RECUEIL

D E
PIECES FUGITIVES DE LITERATURE
CHOISIE ;

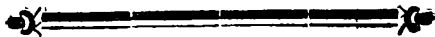
De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

DEDIÉ AU ROI.

M A R S 1760.



NEUCHÂTEL,



MDCCLX.



JOURNAL HELVETIQUE.

MARS 1760.



A Mr. B**.

Vous sàvés, mon cher Ami, vous qui êtes témoin de mes occupations, ou plutôt de mes amusemens, que dans mon loisir, je cherche moins à me dérober à l'ennui, qu'à m'instruire moi même; mais je serois charmé de pouvoir éclairer les autres: C'est le but de mes recherches & de mes études; c'est dans ce dessein que j'ai travaillé sur plusieurs sujets académiques, qui ont été imprimés long-tems avant que les discours qui ont été couronnés fussent publics. Vous voies par là que je n'ai jamais aspiré à aucun prix; soit que je crusse que mes talens & mes lumières ne fussent pas capables de me les procurer, soit par une sorte de pa-

reife, qui ne me permettoit pas de prendre les foins néceffaires pour les mériter & les obtenir, foit peut-être que mon goût m'éloigne de ces figures & de ces ornemens que les orateurs françois emploient avec succès, pour gagner les fuffrages & l'approbation de leurs juges *. Quoi que je croie qu'un auteur qui écrit pour le public, doive affés le respecter pour ne point négliger fon stile, & que pour plaire & persuader, il ne lui foit pas indifférent de flatter l'oreille, j'ai toujours crû qu'il faloit préférer l'éloquence des pensées à celle des paroles; mais fur tout, c'est en traitant des matières de piété qu'on doit éviter avec foin un vain étalage de mots, & une fastueuse décoration, qui ne fait que distraire l'attention du Lecteur des objets les plus importants & les plus sublimes.

Les grandes Vérités que renferme l'Écriture Ste, n'ont pas besoin pour convaincre des fleurs de la Rhétorique; ces Vérités se

* Il est certain cependant que tous les Juges de ces discours oratoires ne sont pas les dupes des ornemens puériles, ou hors de place, que quelques Ecrivains prodiguent: M. de FONTENELLE étant interrogé sur le succès d'un discours, qui avoit concouru pour le prix de l'Académie, répondit; ce discours est bon; mais il sent trop l'Académie pour un sermon, & le sermon pour l'Académie.

soutiennent par leur propre noblesse, & plus encore par leur utilité; elles n'ont besoin, pour être exprimées, que de beaucoup de netteté & de précision. J'ai éprouvé, malgré le sentiment de ma foiblesse, que rien n'est plus propre à élever l'esprit, & à lui donner de la force. Notre cœur est fait pour la Vérité; elle a tant d'empire sur les hommes, qu'il n'y a qu'à la leur montrer, pour la faire aimer & respecter; c'est d'elle dont j'espère tout le succès de mes petits Essais; comé ils m'ont touché vivement moi-même, & qu'ils m'ont procuré le plaisir le plus pur & le plus solide que j'aie encore éprouvé, je me flate qu'on les lira avec quelque indulgence, j'ose même ajouter, avec quelque profit, si on les lit avec attention & sans partialité.

Je ne porte point la livrée de Prédicateur, mais j'ai étudié ma Religion, & les meilleurs Livres qui nous l'enseignent, comé je pense que tout chrétien doit l'étudier. Je ferois sans doute mieux avec plus de méthode & de connoissances, mais je ne fais si je pourrois jamais m'assujettir à un plan scholastique. Il me paroît si peu propre à l'instruction, si contraire à l'ordre naturel des pensées, si froid & si fatigant, que je n'ai jamais pû me résoudre à le suivre. Aussi me suis-je bien gardé de donner mes

Essais pour des Sermons *. J'en sens la différence & peut être le Lecteur ne la sentira-t-il que trop. Je suis, &c.



É S S A I

SUR

LA CRAINTE DE DIEU.

Crains Dieu, & garde ses Comandemens.

J'Ai dessein d'examiner quelle est la nature, & quel est le caractère de la Crainte de Dieu ; en quoi elle consiste ; quels sont les effets & les devoirs qu'elle nous prescrit. Je me renfermerai, ainsi que dans quelques Essais précédens, dans les bornes d'une simple analyse ; le *Journal Helvétique* n'étant point destiné à l'impression des Sermons.

Quelques Théologiens ont crû que la Crainte de Dieu dériroit uniquement de l'idée que les hommes ont de sa puissance & de sa justice ; mais on ne doit jamais séparer

* Les Académies qui sont dans l'usage de donner pour sujet du prix des textes tirés de l'Écriture Sainte, exigent de ceux qui aspirent au prix qu'ils évitent la méthode des Sermons. Un discours oratoire demande un autre plan.

les perfections de la Divinité, qui sont en éfet inféparables. Sa bonté ne se manifeste pas moins que son pouvoir immense, & ne mérite pas moins nos respects & nos hommages. Il semble même que Dieu se plaise à se faire conoitre aux homes, moins come leur juge, que come leur père & leur protecteur : *Sa bonté s'élève jusques aux nues, & il pardone jusqu'à mille générations.* La Crainte de Dieu doit donc être temperée par l'amour & par la reconoissance ; ce n'est point la crainte basse & servile d'un esclave, pour un maitre dur & barbare, c'est celle d'un fils pour un père tendre & bienfaisant.

L'home ne peut rentrer en lui-même, considérer les dons qu'il a reçus de son Créateur, & contempler le nombre, la diversité & la magnificence de ses ouvrages, sans s'humilier en sa présence, sans reconoitre sa foiblesse & son néant, & sans s'écrier dans le sentiment de sa misère & de la grandeur de Dieu,

Eternel, ta Justice est come de hautes montagnes ; tes Jugemens sont un grand abime.

Tous les homes de la terre ne sont devant tes yeux que come une goutte d'eau & un grain de poussière, & tu ne les aperçois qu'à travers ton immensité. O que bienheureux est celui qui craint l'Eternel, & qui marche

dans ses voies ! La Crainte de Dieu remplit
 l'ame d'une joie douce & pure, parce qu'elle
 sent qu'elle est dans l'ordre, & qu'elle exécute
 ce que Dieu lui comande. Un home qui
 craint Dieu craint de lui déplaire, en se sou-
 mettant à ses passions, qui le dégradent &
 l'avilissent ; il fait ses efforts pour les vaincre
 & en triompher. S'il est avare il cesse de
 l'être ; s'il est ambitieux, il fait céder son
 ambition à de plus nobles & de plus grandes
 espérances, s'il est maître, il gouverne avec
 équité & modération, & s'il est sujet, il
 obéit sans murmure & avec docilité. Mais
 dira-t-on, la docilité & l'obéissance de l'ho-
 me ne change rien aux événemens ; c'est la
 volonté de l'Être suprême qui règle tout, &
 il veut tout ce qu'il permet. Cela est vrai ;
 mais il ne l'est pas moins, qu'il a donné des
 loix aux homes ; qu'il leur a donné l'intelli-
 gence & la liberté, c'est à dire le pouvoir
 de se déterminer, de faire le bien, & d'éviter
 le mal, & qu'il a attaché la punition ou la
 récompense à l'observation de ses loix :
 Craindre Dieu, & suivre la règle qu'il a pres-
 critte, *c'est le commencement & la racine de la*
sagesse, c'est par là que l'home est digne
 d'estime & qu'il est véritablement grand. Il
 ne craint pas Dieu par la terreur de ses ju-
 gemens, par la vûe de la mort & de l'éter-
 nité ; cet aspect, tout terrible qu'il est, ne lui

inspire point d'horreur ; au contraire , il le contemple avec joie , come un Pilote qui voit le port après la tempête. Il aspire d'être avec Dieu , qui est la source des vrais plaisirs ; ce ne sont point ces sceptres , ces couronnes & ces trônes qu'il promet à ceux qui le craignent , qui l'aiment & qui observent ses ordres , qui font l'espérance du fidèle ; son espérance a des fondemens plus solides , des objets plus nobles & plus sublimes ; il aspire d'aller de connoissances en connoissances , de vertus en vertus & de perfectionner en lui l'image de Dieu. Tout ce qui l'approche de lui , les douleurs & la mort même , il les considère sans éfroi. Que dis-je sans éfroi ! Il préfère la mort à la vie , parce qu'il espère & qu'il desire d'être avec Dieu , qui est le souverain bien. Craignés l'Eternel , vous ses Saints , car rien ne manque à ceux qui le craignent.

Une fausse Crainte de Dieu a pû faire des fanatiques , elle a pû enfanter des monstres * ,

* Je ne fais s'il n'y a pas un peu de fanatisme , dans ce que dit un fameux auteur , sur les Bals : Qu'est-ce , dit-il , que la lumière de la Foi découvre dans ces assemblées prophanes à ceux qu'elle eclaire , & à qui elle fait voir ce spectacle impie ? Elle leur découvre un massacre horrible d'ames , qui s'entre-tuent les unes les autres. Elle leur découvre des femmes en qui le Démon habite , qui font à de mi-

qui ont fait du Créateur un Etre cruel & injuste, qui se plaît à persécuter les homes; la barbare Inquisition est son ouvrage: Elle a créé les furies & le noir tartare & les cavernes profondes & obscures où habitoit la crainte & l'horreur. Mais la vraie Crainte de Dieu est éclairée & charitable; elle est inspirée & soutenue par la Vérité & par la Justice; elle n'a pas imaginé que pour démontrer son amour pour Dieu; il faille haïr & persécuter les homes. Les premiers hommages qu'ils ont rendu à la Divinité ont été dictés par l'amour & la reconnoissance. La flaterie & une fausse crainte ont fait de faux Dieux, mais une vraie crainte, une crainte sage & éclairée, est l'origine d'une Religion pure, & d'un culte digne de Dieu.

L'Écriture Sainte dit qu'il habite un séjour inaccessible, que les ténèbres l'environent, & que l'home ne sauroit soutenir l'éclat de sa majesté; mais ces expressions figurées ne doivent point être prises à la lettre; Dieu est près de chacun de nous; il exauce ceux qui l'invoquent, & qui implorent sa miséricorde. Il n'est pas toujours armé de son tonnerre, la foudre même épargne quelquefois les pécheurs! *Dieu est grand*

sérables homes mille plaies mortelles, & des homes qui percent le cœur de ces femmes par leurs criminelles idolatries.

par sa puissance, mais il n'opprime personne. L'Eternel est plein de compassion & de miséricorde, lent à la colère, abondant en gratuité. Il ne conteste pas pour toujours, & ne garde pas sa colère à perpétuité.

Come un père est ému de compassion pour ses enfans, ainsi l'Eternel est touché de compassion pour ceux qui le craignent.

La Crainte de Dieu doit nous empêcher de nous endormir dans une funeste sécurité; elle doit animer & redoubler nôtre attention sur l'observation de tous nos devoirs; elle doit nous rendre sobres, chastes, humbles, équitables envers tous les homes. Mais ne nous en faisons point une fausse idée; Dieu n'est pas moins bon que juste, son ange exterminateur n'a pas toujours le bras levé, pour exterminer les homes.

N'exagerons rien, & ne rendons pas la vertu impraticable en la rendant trop austère. On nous en fait peur; & elle est douce & aimable. *Mon joug, dit J. C. est aisé & mon fardeau est léger.* Ce n'est pas ainsi que nous la représentent certains moralistes sévères & outrés, qui par leurs maximes superstitieuses imposent aux homes des jeunes & des macérations, que Dieu n'a point prescrits, & mettent ainsi sur leurs foibles épaules des entraves & un joug de fer, qu'ils ne peuvent porter.

Ils en font un tiran, je veux qu'il soit mon père.

Le Monde, dit un auteur célèbre, est un lieu de suplice où l'on ne découvre, par les yeux de la foi, que des effets éfroïables de la justice de Dieu, & si nous voulons nous le représenter par quelque image qui en approche, figurons nous un lieu vaste, plein de tous les instrumens de la cruauté des homes, & rempli d'une part de bourreaux, & de l'autre d'une infinité de criminels, abandonés à leur rage. La Foi, ajoute-t-il, nous montre le spectacle le plus terrible, car elle nous fait voir les Demons répandus par tout le monde, qui tourmentent & affigent tous les homes en mille manières, & qui les précipitent presque tous, premièrement dans les crimes, & ensuite dans l'enfer & dans la mort éternelle.

Quel affreux tableau ! Heureusement ces funestes images n'ont rien de réel, & notre auteur ne s'éloigne pas moins de la religion que de la vérité & de la justesse. Dieu est trop bon & trop juste pour permettre aux Démons de séduire, de persécuter & de tourmenter les homes. Ils n'auroient pas la force de résister à leur rage, ni assés de lumières pour éviter les pièges qu'ils tendroient à leur innocence. Ils en seroient nécessairement les victimes, & Dieu ne nous expose pas à des tentations qu'il seroit impossible de surmonter.

Celui qui met un frein à la fureur des flots
 Peut aussi des Démons arrêter les complots.
 Soumis avec respect à sa volonté faincte,
 Je crains Dieu, je le fers, & n'ai point d'autre
 crainte.

Si la Crainte de Dieu bannit toute autre
 crainte, elle dissipe celle de la pauvreté, &
 du mépris qui l'accompagne; elle nous fait
 être modeste dans le sein des richesses & des
 grandeurs; elle nous empêche de nous en-
 orgueillir de nôtre naissance, de nôtre beauté,
 de nos talens, & de nos connoissances *. Elle
 nous inspire une parfaite confiance en lui,
 & une sincère résignation à sa volonté. Dieu
 veille sur moi, qu'aurois je à craindre des
 démons, des élémens, des homes, & du
 monde entier!

Quand je marcherois dans la vallée de
 l'ombre de la mort, je ne craindrois aucun
 mal, car tu es avec moi. Ma confiance est
 apuïée sur le rocher des siècles, elle est ferme
 & inébranlable ainsi que lui: En vain les

* La crainte de Dieu, dit un illustre auteur, ne
 peut produire que des effets héroïques. L'insensé,
 qui ne craint pas Dieu, est le jouet éternel de tout
 ce qui l'environe, au lieu que le sage qui le craint;
 exerce une espèce d'empire sur toute la nature,
 & sur soi-même. La seule Crainte de Dieu produit
 de grands sentimens.

vents impétueux & les vagues orageuses feroient leurs efforts pour le renverser; elles se briseront contre lui, sans pouvoir le faire chanceler. En vain l'univers seroit armé contre moi; il ne peut me détruire, si Dieu me soutient; sa main puissante confondra & dissipera leurs complots. L'Eternel est à ma droite, je ne serai point ébranlé.

Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel tremble :
 Il voit come un néant tout l'univers ensemble ;
 Et les foibles mortels, vains jouets du trépas ,
 Sont tous devant ses yeux come s'ils n'étoient pas.

Réligion pure, Réligion sainte; vous êtes la consolation & l'apui des malheureux ! Qui ne vous conoit pas, n'a jamais connu le vrai bonheur; qui ne vous aime pas se plait dans le crime; son fatal penchant le tient courbé sur la terre; il est incapable d'élever ses yeux au ciel, & d'aspirer à des biens réels & solides. Manie funeste; on les cherche, ces biens, dans des objets qui sont dans l'impuissance de les procurer; on les poursuit come une ombre fugitive, qui nous échape sans cesse; & coment pourrions nous en jouir? Ils ne sont que chimère & vanité. Un être intelligent tel que l'home, peut-il trouver la félicité hors de l'ordre? Un être, destiné à l'immortalité, peut-il trouver le vrai bonheur, dans des biens fragiles & périssables?

Que ces grands perſonages, qui ont éclairé la terre, qui n'en étoit pas digne, je veux parler des Apôtres, penſoient & agiſſoient bien autrement ! Ils préféroient la croix de CHRIST aux ſceptres & aux courones. Sans naiſſance, ſans richesses, ſans éloquence, ſans apui, & ſans ſecours que celui de Dieu, ils conçurent le projet le plus grand & le plus ſublime, celui de changer & de convertir le genre-humain. Ils craignoient Dieu, ils l'anoncèrent, & l'univers fut chrétien*. Loin d'ici les prophanes qui ouvrent la digue au torrent des vices & qui rompent le ſeul frein qui puiſſe les retenir ! Que des homes impies veuillent détruire l'ouvrage de Dieu, qu'ils s'élèvent cœntre le Tout-Puiſſant, cet inſenſé projet eſt digne d'eux. Ils ſe flatent d'étaler leur force, & ils ne montrent que leur foibleſſe : Ils craignent tout, excepté le ſeul Etre qu'ils doivent craindre ; & ils ont raiſon de trembler : Tout l'univers eſt armé

* Pour mieux concevoir la difficulté & la nobleſſe du projet des Apôtres, il faut ſe transporter au tems où ils vécutent. Ils avoient à combatre les préjugés des ſavans & ceux du peuple, ceux des Juifs & ceux des Gentils ; il faloit triompher en quelque forte des puſſances du ſiècle avec les ſeules armes de l'Évangile. A leur voix l'erreur eſt forcée à ſe taire ; les idoles tombent & le monde rend hommage à JESUS-CHRIST.

contre eux. Enemis de tous les homes auxquels ils veulent enlever leur consolation & leur apui, tous les homes sont leurs énemis. Leur propre conscience les accuse, & Dieu, qu'ils méprisent, après avoir signalé sa miséricorde envers eux, ne manquera pas de signaler un jour sa justice.

Justice épouvantable, qui se manifeste souvent sur les nations qui méconnoissent le suprême Législateur, & foulent aux pieds ses loix. Come les sociétés ne peuvent subir un jugement particulier dans la vie avenir, ainsi que les homes, Dieu inflige dans celle-ci des châtimens terribles aux Peuples coupables. De la les tremblemens de terre, les fléaux de la peste, de la famine & de la guerre, qui fait aujourd'hui tant de ravages, qui porte par tout le fer & le feu, qui a embrasé tant de villes & de provinces, dont les cendres fument encore. Ces mafures & ces ruines affreuses sont les monumens de la vengeance divine, & semblent dire à tous les homes, & à toutes les nations, *Dieu est grand, il est juste; sa main est puissante, trembles.*

L'Incrédule obstiné dans son impiété, & cherchant à se tromper lui même, regarde tous les événemens dont-il est le spectateur avec indifférence, come la suite & l'étet des loix immuables d'un destin aveuglé, qui agit

agit sans choix & sans dessein, & dont les décrets sont indépendans des mœurs & de la conduite des homes, de leurs vices, ou de leurs vertus. De là il se croit en droit de se plonger dans une funeste sécurité & de s'endormir dans le crime. Aveugle, qui ne voit pas le précipice où il va tomber, & que dans l'ordre des décrets de Dieu, nôtre obéissance est une condition essentielle & nécessaire à nôtre bonheur*.

Les Païens, bien moins éclairés que nous ne le sommes, regardoient la Crainte des Dieux, tout chimériques qu'ils étoient, come un devoir indispensable & le fondement du repos public. Nos Pères, dit POLYBE, me paroissent avoir agi avec beaucoup de jugement dans le choix des idées qu'ils ont inspirées au Peuple, concernant les Dieux & un état futur, & le siècle

* L'incrédule s'imagine & affecte de publier, que la religion afoiblit l'esprit & énerve le génie, elle qui le fortifie, l'élève & l'anoblit, par la manifestation des plus grandes vérités & des plus sublimes espérances. Il acuse la religion d'être contraire au bien des sociétés, elle qui y établit & y maintient l'ordre, la paix & la prospérité; elle qui en est le plus ferme boulevard. Si on lit l'histoire avec attention, on verra que Dieu tient tous les événemens come dans sa main, & que lui seul décide de la durée & de la décadence des états.

» présent montre beaucoup d'indiscretion ,
 » & un grand manque de sens, lorsqu'il tâche
 » d'effacer ces idées, qu'il encourage le peuple
 » à les mépriser , & qu'il lui ôte le frein de
 » la crainte.

Le même Auteur attribue le déclin de la Grèce, sa patrie, à un certain libertinage d'esprit, qui avoit infecté les premiers hommes de l'état, & leur faisoit penser & débiter, que les craintes, qu'inspire la religion, ne sont que des visions & des superstitions, s'imaginant, sans doute, faire paroître par là plus de pénétration que leurs ancêtres, & se tirer du niveau du comun du peuple.

Orgueil aveugle & insensé, qui ébranle & renverse les meilleurs & les plus forts apuis des sociétés, & qui romt les seules barrières qui peuvent arrêter la funeste ambition des grands, & la licence éfrénée des peuples? C'est ce que M. de SILHOUETTE, à qui je dois cette citation, & qui est aujourd'hui Contrôleur-Général des finances en France*, fait sentir dans un excellent ouvrage, tiré de WARBATTEN; l'esprit d'irréligion, dit-il, fait tous les jours des progrès; il avance à pas de géant, & gagne insensiblement tous les états & toutes les conditions. Les Philo-

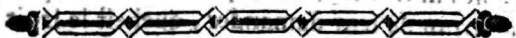
* *Note des Editeurs.* Cette pièce est déjà entre nos mains depuis quelque tems.

sophes modernes, les Esprits-forts * me permettront de leur demander, quel est le fruit qu'ils prétendent retirer de leur conduite ?

On craint les grands du monde, les Monarques, & l'on ne craint pas celui duquel ils dépendent & qui tient leur sort entre ses mains. Que sont ils que les instrumens dont Dieu se sert pour exécuter ses desseins ? Ils ont été tirés de la poudre & ils y rentreront. Leurs cendres se confondront avec celles du plus petit de leurs sujets. L'unique différence sera quelques titres de plus ou de moins dans leurs épitaphes.

* Cet esprit même, dont l'impie se glorifie, qu'est-il ? Un feu que le plus petit accident peut éteindre : Une heureuse conformité d'organes, que la moindre maladie peut déranger. C'est la partie la plus vive de l'ame que l'âge apesantit : C'est une fleur délicate, que le vent le plus léger peut flétrir. Qu'est-ce que cela au prix de l'Être infini & tout parfait, qui de son souffle a créé l'univers, & anime toute la nature ?





S U I T E

DES REFLEXIONS D'UN
MISANTROPE.

IL semble que plus nous aquérons en connoissances, plus nous perdons en vertus; plus nous devenons sociables, & moins nous aprochons du but de la société. Paradoxe qui paroît d'abord étrange, mais aisé à démontrer. Qu'est ce en éfet que ce point de perfection, où nous nous vantons d'avoir atent en fait de sociabilité? Des manières, un jargon extravagant, une atention mutuelle à pénétrer les autres, & à leur être impénétrables; des pensées brillantes, qui ne font aux yeux du sage qu'un abus des mots; une médifance fine & déliée; de la frivolité jusques dans la vertu; des sentimens forcés; de la décence dans les manières, mais point dans les mœurs; des ridicules ornés du nom de graces: Voilà les fruits des sociétés particulières, & qui n'influent que trop dans les politiques. Qu'on opose à ce portrait celui des anciens Scites tracé par JUSTIN, ou celui des Germains par TACITE. Ceux là, diroit-on, sont plus sages & plus heureux par l'ignorance du vice

que nous par la conoissance des vertus : Ici la vertu est ignoble ; la haine & la vengeance, l'amour le plus tendre & la satisfaction la plus vive s'y cachent sous le voile uniforme & trompeur de la bienfiance ; l'amitié n'est que pure grimace. Là c'étoit un lien sacré, que la mort seule pouvoit briser, & la vertu y atiroit seule la vénération. Parmi nous le cœur & l'esprit sont forcés de se gater ; l'home d'une probité sévère y paroît ridicule ; chez eux, l'home juste étoit un Roi pour ses égaux, & ses regards même inspiroient la vertu. Ici l'on voit moins de férocité, mais plus de bassesse ; la moins d'aménité, mais plus de grandeur. Finissons ce parallèle ; il seroit trop mortifiant pour nous s'il étoit poussé plus loin.

Ne nous imaginons point que de si beaux exemples n'existent que dans les Historiens. Il est encore de tels peuples. Tels sont ceux de l'Isle Formosa. *Ces peuples, dit un Historien *, sont independans, & jamais les Chinois n'ont pu les soumettre. Ils vivent ensemble selon leurs loix, ou pour mieux dire, ils n'en ont point d'autres que la nature & l'instinct.*

* Les homes dont ont parle ici habitent la partie orientale de cette Isle. Voiez Histoire moderne des Chinois &c. & l'Histoire générale des voïages & du Halde.

Ils n'exercent aucune religion ; ils ne récitent aucune prière , ils n'invoquent peut-être aucune divinité. Malgré cela , ils sont chastes , doux , désintéressés , équitables , s'aimant les uns les autres , ennemis du larcin , de la fourberie & de la violence. Tels sont encore les habitans des montagnes de la presque Isle de l'Inde ; les montagnes de Gate & de la Bellagate , dit l'Historien cité ci dessus , sont habitées par des anciens Indiens , qui s'y sont retirés dès le tems des irruptions des Arabes , des Turcs & dernièrement des Mogols. Forcés d'abandonner à leurs vainqueurs leurs plaines fertiles , ils se retirèrent dans ces montagnes incultes , où ils vivent pauvrement , mais dans une indépendance qui les console de tous les autres biens qu'ils ont perdus. L'intérêt , la religion & des malheurs communs unissent étroitement tous ces différens cantons , qui sont toujours en guerre avec les anciens oppresseurs de leur liberté. Le Mogol , malgré toute sa puissance n'a pu les réduire. . . Tous les Européens de la côte se loient de leur douceur & de leur bonne foi. . . Ils vivent dans une parfaite union , ils chérissent tendrement leurs Rajas , qu'ils regardent moins comme leurs Rois , que comme les chefs d'une nombreuse famille. Chacun suit paisiblement la religion que sa tribu professe , & ne condamne point celle des autres. Ils ne consultent que le besoin dans la façon de leurs vêtemens & de leurs ca-

banes. . . Ils usent des mets les plus simples. L'ivrognerie est en horreur parmi eux. Ils ont le même éloignement pour les querelles, les jurmens & les blasphêmes. Les Tartares, dit M. de THOU, au milieu de l'abondance, portent la temperance jusqu'à l'excès, & conservent par leur frugalité une santé forte & robuste. On ne connoit chez eux, ni le luxe, ni les délices. L'ivrognerie est parmi eux un grand crime, & l'on y punit de mort l'adultère. Ils suivent dans le gouvernement ces deux grands principes, de ne faire de mal à personne, & de travailler au bien de la société. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que le vol est inconnu parmi cette nation féroce & barbare, & on voïage avec plus de sûreté dans ces déserts que dans les provinces & les villes les plus peuplées. Qu'on me dise après cela, lesquels ont le mieux atteint le but de la société, ou de ces barbares, qui sont heureux par elle, ou de nous, qu'elle a corrompus, & par là rendus malheureux?

Je n'ai point voulu sortir de l'Asie dans ces exemples, un peu longs peut être, mais que l'home vertueux ne revoit jamais qu'avec un plaisir nouveau. Que seroit-ce, si je parcourois les vastes contrées de l'Amérique & même de l'Afrique? mais j'en ai dit assez pour l'home qui pense, & trop pour ceux qui ne pensent pas.

Je trouve fort sensée la réponse de cet homme à qui on vantait les soins qu'on se donnoit pour entretenir le bon ordre dans une grande ville. *Il faut, dit-il, que vous soïez parvenus au comble de la méchaneté, puis qu'on fait mouvoir tant de ressorts pour la réprimer.* En effet le remède suppose le mal. Oposeroit on la police exacte d'une grande ville à celle qui règne parmi les peuples que j'ai cités; mais dans ceux ci, c'est l'ouvrage de la nature; dans celle là c'est celui des loix, palliatif toujours foible, souvent dangereux, & qui dégénère quelquefois en une source féconde de nouveaux brigandages.

On peut définir l'homme sociable en général, par ce trait du caractère du Cardinal HENRI, Roi de Portugal, qui n'avoit, dit-M. de THOU, ni assez de grandeur d'ame, pour perdre généreusement la mémoire, ni assez de force, pour se venger dignement d'un outrage.

CIRUS veut-il avilir les Lydiens, ils leur apprend la musique, la danse &c. AGRICOLA veut il changer en vils esclaves, les fiers & courageux Brétons, ils les civilise, & cette politique a toujours le même succès. Philosophes charmans! ne pourriez vous point, aidés de vos phrases brillantes & entortillées, faire de ces sortes de traits, l'éloge des vertus sociales que nous possédons?

L'Empereur CHI-KOANGTI étoit un Prince d'un sens supérieur. Il méprisoit les sciences, qui ne servent disoit-il qu'à fomenter l'oisiveté, & qu'on cultive toujours aux dépens de l'agriculture & de beaucoup d'autres arts utiles. Il eut mérité le nom de bienfaiteur de ses peuples; la haine des savans, le mépris des Chinois pour ce Prince font sa gloire aux yeux de l'homme de sens; en effet ce n'est pas un petit mérite pour un Prince que de savoir discerner l'utile, qui n'a d'autre appui que lui même, d'avec le frivole brillant, soutenu de tout ce que les préjugés ont de plus fort & de plus séduisant.

Sage OMAR, si tu pouvois renaître parmi nous, que de vices & de travaux tu épargnerois aux homes! Voyés ces savans, ces vieilles archives; on en fait le même cas qu'un ignorant mais fastueux partisan fait de sa bibliothèque: Il la prone & s'aplaudit de la posséder, mais il ne la consulte jamais & la laisse moisir à son aise. Enfoncés dans l'obscurité de leur cabinet, plus avides de riens antiques ou de géométriques bagatelles qu'un VERRÉ's ne le fut jamais du bien d'autrui, ils combattent laborieusement leurs propres chimères, & débitent ensuite leurs magistrales décisions, sur des points aussi pueriles qu'eux, avec autant de gravité, qu'en avoit jadis dans des tems de calamité

le Dictateur Romain, qui aloit pompeusement ficher un clou au côté droit du temple de Jupiter; ils parviennent enfin à hâter la lente vieillesse, qui les trouve encor bien loin de la barrière: Ils meurent enfin, convaincus qu'ils ne savoient rien. C'étoit bien la peine de naître.

Quand j'appris la logique, aux premières leçons, j'admirois la profonde sagacité de mon maître, qui savoit créer tant de choses que j'avois peine à comprendre; aux dernières je començois à soupçonner, que ce que je m'éforçois d'apprendre, pouvoit bien être ce que je savois déjà, je me trouvois riche en mots, pauvres en choses. Autrefois je disois grossièrement, le terrain sur lequel cette maison est assise; la maison de cet home: Aprésent je puis dire avec plus de grace, le sujet de cette maison, l'ajoint de cet home: En verité il est des tems où pour l'honneur des savans je me crois obligé de me trouver bien respectable de favoir de si belles choses.

Quand je jette les yeux sur les travaux immenses des homes, sur leurs découvertes ingénieuses & profondes, sur tous les objets qui les environent, je suis fâisi d'un divin entousiasme; mais revenu de mon admiration stupide, je m'écrie avec VESPASIEN:
Que je suis home!

Le Traducteur du TASSE n'auroit point mal fait d'en retrancher cette exclamation puerile, *o amour qu'elle est ta puissance, tu fais sortir des feux des eaux mêmes!* L'usage autorise quelquefois des expressions qui ne paroissent guères moins choquantes; telle est celle ci de M. de la MOTTE *. „ Le „ froid dévorant va bruler les moissons & les „ fruits jusques dans les entrailles de la „ terre ”.

J'ai lu quelque part, qu'on devoit fréquenter le théâtre, ne fut ce que pour nous former à la pitié. Plaisante raison, come si la pitié étoit une science qui s'aprit, & qu'il n'y eut que nos gens de goût, qui en sentissent les tendres émotions. J'aimerois autant qu'on nous dit, que les combats de gladiateurs furent institués pour nous apprendre à avoir horreur de répandre le sang.

O vous! qui dirigés les opérations de l'esprit humain avec ces doux mots de *Boccardo, Fapesmo, Barbaba, &c.* sages démonstrateurs de tous les modes possibles AAA, AAI, AII, &c. / Vous, subtils-fabricateurs de pro-sillogismes, d'epicherèmes & de sorites, que vous êtes heureux! Apuiés sur la béquille qu'ARISTOTE dona à la raison chancelante, aidés de deux prémiffes impertinentes, &

* Eloge funèbre de Louis le grand.

d'un conſequent digne d'elles , vous me prouvez magiſtralement & fans peine que je ſuis un ſot ; tandis que moi , guidé par la ſeule lumière naturelle , je m'éforce en vain pour vous faire placer au rang de créatures raiſonnables.

Heureuſe , diſois je à un prêtre , heureuſe la nation , ou les ſaints organes des loix divines , conduiſent le chef par l'éperon , & les ſujets par la bride ! Un tel peuple ne peut manquer de renfermer bien des élus , ſi la miſère & le mépris de ce monde , ſont des titres pour être heureux dans l'autre.

CATON , diſent les moralistes , ſe tua par orgueil ; mais cet orgueil touche bien à la grandeur. Il n'étoit point de milieu , ou il falloit confondre ſes derniers ſoupirs dans ceux de ſa patrie expirante , ou ramper ſous le Tiran ; or tout républicain , qui conſent de devenir eſclave , eſt un lâche. Mais ce n'eſt pas aux petites ames à juger des grandes.

CE'SAR , dit-on encor , méritoit la mort ; mais BRUTUS fut criminel en la lui donant , par ce qu'il ſ'arogea un pouvoir , qui n'appartenoit qu'aux loix & à la république. Plaiſante diſtinction. N'étoit ce pas pour avoir anéanti ces loix & cette république , que CE'SAR méritoit la mort , & pouvoient elles doner le droit de les venger , puis qu'elles

n'étoient plus ? D'ailleurs VALERIUS PUBLI-COLA n'avoit il pas doné une loi , qui permettoit    tout Romain de tuer quiconque aspiroit    la tyrannie , pourvû qu'il eut des preuves des mauvais desseins de celui qu'il auroit tué ?

Je ne trouve rien d'incroyable dans ce qu'on nous rapporte de ZEUXIS , qui dit on mourut de rire , en regardant une vieille , enfant de son pinceau : N'ai je pas v   un auteur romanesque pleurer en relisant l'ouvrage dont il étoit le doux & tendre père ? Je suis la dupe de mon esprit , disoit-il : ZEUXIS e  t p   dire , je suis la dupe de mon adresse .

Il est des vices où il y a de la bassesse    se furer qu'on ne les a pas ; s'en défendre c'est du moins faire conoitre qu'on peut en être soupcon   .

„ Ces richesses , que vous me présentez ,
 „ disoit EPAMINONDAS    THEANOS , qui
 „ lui apportoit les présents d'ARCEZUS sont
 „ une médecine que vous apportés    un home
 „ qui est en parfaite santé ; vous nous av  s
 „ cru fatigués de la pauvreté que nous pro-
 „ fessons , & vous nous apportés des remèdes
 „   ficaces contr'elle ; mais loin de nous être
 „ onn  reuse elle fait nos délices , nôtre bon-
 „ heur , & c'est l'hôte le plus cher de nos
 „ maisons . Ceux qui vous ont envoi  s sont
 „ un bon usage de leurs richesses , mais in-

formés les, que nous usons également bien
 de notre pauvreté". Qu'il est peu d'hommes
 capables de penser avec tant de grandeur !

Je le vais dire, dussis-je faire rire les fâts
 à mes dépens. J'aimai, j'aime encor THE-
 MIRE ; les yeux innocens de l'enfance for-
 mèrent ces tendres liens que le tems n'a fait
 qu'acroître. Elle me contoit ses peines come
 à un frère ; je la consolais, je m'exprimois
 come avec une sœur chérie, mais je sentois
 quelque chose de plus vif encore. Coment
 lui peindre la vivacité de mes sentimens ?
 Non, disois-je, il faut que les éfets prépa-
 rent aux paroles : Qu'elle dise, *l'amant le
 plus tendre n'en feroit pas plus ; qu'elle soit
 persuudée de mon amour avant que ma bou-
 che lui en bégaie le nom.* Je l'ai fait, j'ai eu
 le bonheur de lui rendre quelques services &
 je n'en suis pas plus avancé. Quoi ! lui ferois
 je penser que je mets un prix à mes bien-
 faits, que l'intèrèt fut mon guide ; que je
 veux abuser de sa reconoissance ou la forcer
 d'être ingrate ? Je ne puis m'y résoudre, &
 voilà où j'en suis. O l'amant pusillanime,
 s'écrieront nos galans en titre. Je passe con-
 damnation la dessus, mais je les prie de croire,
 que je n'ai pas cette pusillanimité come ami,
 ni come citoïen.

Les anciens Assiriens avoient une cou-
 tume, qui doit être regardée come un chef

d'œuvre de politique*. Un certain jour l'on assembloit dans un même lieu toutes les filles en âge de se marier ; un crieur public mettoit un prix à la plus belle , & elle restoit au plus haut enchérisseur : Ce qui provenoit de la vente des belles filles servoit à dotter les laides , & de cette manière , les grands paioient le tribut de leur sensualité aux petits ; le superflu du riche donoit le nécessaire au pauvre , & cette méthode entretenoit une espèce d'égalité , & une circulation fort utile à l'état.

Finissons , ménageons nos forces , si nous voulons fournir une longue carrière.

LE MISANTROPE.

* DIODORE de Sicile.





L E T T R E

A l'auteur des réflexions sur la population, insérées dans le Journal du mois de Décembre dernier.

MONSIEUR,

JE vous avoue avec sincérité, que j'ai vu avec plaisir vos réflexions sur la population : Celui que j'ai de joindre les miennes aux vôtres n'est pas moins vif.

Vous avez très bien dit, lors que vous avez nommé notre siècle, celui de la philosophie ; mais hélas ! quand on réfléchit sérieusement sur les maux qu'elle a introduits dans le monde, peut-on le faire sans gémir ?

Oui, *Monsieur*, je le soutiens, la philosophie est le tombeau du christianisme. Mais peut-être me répondra-t-on, qu'elle est aussi celui du fanatisme ? J'en conviens, mais pour avoir renoncé à un mal, n'en a-t-on point embrassé un plus grand ?

Le fanatique est un ignorant, à qui un faux zèle fait faire du mal, croiant faire tout le contraire ; on peut donc le regarder avec beaucoup de raison, come un insensé & un atrabilaire.

Mais

Mais le philosophe est éclairé & instruit de ses devoirs ; il fait le mal de propos délibéré & par choix : Je ne déciderai pas la question, savoir lequel de ces deux genres d'hommes, est le plus coupable aux yeux de l'Être suprême ; j'aime mieux soumettre ce jugement au lecteur intelligent & impartial.

Que ne pourroit on point dire en particulier de ces philosophes matérialistes, qui, voulant se faire honneur de penser autrement que ce qu'ils appellent vulgaire, trouvent à propos de douter de tout, même de leur existence ; & qui couronnent l'œuvre, par nous mettre au rang des brutes.

Doit on s'étonner après cela, si la religion est si fort en discrédit, pendant qu'au contraire l'on voit naître & s'accumuler tant de vices, que nous ne devrions pas même connoître.

On ne sauroit vous blâmer de plaider come vous le faites la cause de la population, mais en me permettant de faire abstraction des vûes que la providence peut s'être formées à cet égard, dites moi je vous prie, quel mal ce seroit pour la société, que le monde fut beaucoup moins peuplé, & que tels ou tels, que nous ne connoissons jamais, portent ou non, le titre d'individus ?

Avant que le tien & le mien fussent introduits dans le monde, le grand nombre

d'habitans n'avoit rien d'éftraiant. Je me tranfporte par imagination dans ces tems reculés, où les homes fe partageoient en comun les biens que la bone providence répandoit fur la terre.

Il me femble voir un vieillard, affis avec toute fa famille au pié d'un arbre, manger tranquillement fous fon ombre le fruit qu'il venoit de cueillir, & la viande des animaux qu'il venoit de tuer à la chaffe.

Le délaſſement & la récréation confiſtoient dans des jeux innocens, come la danſe, la dextérité à jeter une pierre à un certain point doné, à monter un arbre, à courrir &c. celui qui réuſſiſſoit le mieux dans ces différens exercices, s'atiroit l'aplaudifſement & la confidération des autres citoyens.

L'home dans ces tems-là étoit riche fans rien avoir; fon fort étoit auffi celui dont jouiſſoit fa poſtérité. De cette manière, il ne craignoit jamais d'en avoir une trop nombreuſe.

L'union des deux ſéxes, toujours déterminée par les ſentimens de la nature, de la raifon & de l'amitié, n'en étoit que plus honorable & plus indiffoluble. Oh! tems heureux qu'êtes vous devenus!

Mais depuis que le luxe a pris faveur, au détriment de tous ces avantages, les affaires

ont bien changé de face : On ne se marie que par intérêt ou par convenance , & rarement par inclination ; sans parler des mariages rompus dans leur source par le canal de la médifance & de la colomnie. Le cœur n'entrant donc pour rien , dans le choix que fait le plus faine partie des contractans , mais bien le plus ou moins d'argent qu'on leur offre , il arrive le plus souvent que lors qu'il est mangé , ou perdu , par des causes quelconques , on se chagrine , on s'aigrit , on parvient même à se haïr mutuellement.

D'un autre côté quels inconvéniens ne rencontrent pas les perſones qui penſent au mariage , par une prodigieufe quantité de cérémonies aſſomantes , qui ont aquis force de loix par l'uſage. A quoi ne s'expoſent pas en particulier , ceux qui ſont bornés du côté de la fortune , dans un ſiècle où le mérite & la vertu ſont comptés pour rien ? Je diſ plus , il ſubſiſte contr'eux une eſpèce de déſenſe de prétendre à aucune alliance au deſſus de leur fortune.

Les campagnes , dites vous *Monſieur* , peuplent les villes ; rien n'eſt plus sûr que cela. Il ne faut pour s'en convaincre , que demeurer quelques - tems dans une grande ville : J'ai fait , en mon particulier , un ſéjour d'environ dix années dans une des plus

belles & des plus grandes villes de l'Europe, où l'on compte plus de cent mille domestiques, presque tous gens de la campagne; mais cela ne fait pas à mon avis l'honneur du gouvernement; il seroit d'une bonne politique de retenir dans les campagnes ceux qui y sont nés, parce qu'ils sont bien plus propres à la culture des terres.

Le plus sûr moyen de prévenir ces sortes d'émigrations, ce seroit de décharger le pauvre païsan; en le faisant jouir de l'exemption de tout ce qui lui est imposé. Il n'y a point de sujets qui méritent plus d'être favorisés que ceux de la campagne, si l'on a égard à la modicité de leurs fortunes, aux revers auxquels ils sont exposés, & à l'importance des services qu'ils rendent à la patrie.

Je conviens avec vous, que l'Europe est moins peuplée qu'elle ne l'étoit autrefois, & je crois que l'on a bien raison d'en attribuer la cause, ou du moins en partie, aux voyages des Indes, & aux guerres; les nations, qui n'ont rien à démêler avec ces deux objets ne laissent pas que de s'en ressentir, par les relations qu'ont ensemble les différens états.

Les colonies angloises de l'Amérique contiennent elles seules plus d'un million d'habitans, presque tous françois où alle-

mands réfugiés, que les persécutions ont obligés de s'expatrier.

On ne sauroit disconvenir que les fréquentes & sanglantes guerres, que se font les plus puissans Princes de nôtre continent, n'y contribuent encore davantage, si nous considérons tous les désastres qui accompagnent ce terrible fléau : Le feu détruit beaucoup d'hommes, mais le froid, la misère & les maladies en emportent bien davantage.

Je terminerai cette lettre en parlant plus particulièrement de la population, & je prendrai la liberté d'indiquer les moiens qui me paroissent propres à son augmentation.

Il faudroit que l'on favorisat mieux que l'on n'a fait jusqu'a présent l'union des deux sexes, en punissant capitalement tous ceux qui cherchent à dénigrer par les voies infâmes de la calomnie les personnes qui veulent contracter.

Il seroit à souhaiter, qu'à l'exemple des anciens Romains, on taxat tous les *célibataires*, qui auroient at teint l'age de vingt cinq ans, à de certains impôts, & que l'on ne conférât les charges & les emplois qu'à des homes mariés; car il est certain que ceux-ci sont beaucoup plus atachés à leur patrie, & moins sujets à être gagnés par les ennemis de l'état, parce qu'en le défendant, ils se dé-

fendent eux mêmes , & les enfans que Dieu leur a donés.

Il conviendrait qu'il y eut des établissemens autorisés par le gouvernement pour faciliter la population.

Par exemple , qu'est-ce qui empêcheroit qu'il y eut une compagnie , composée de personnes riches , qui feroient un fonds , dont la rente serviroit à dotter annuellement un nombre fixé de personnes des deux sexes , appartenans à de braves gens , mais pauvres , lesquels se présenteroient à cette compagnie munis de bons certificats sur leurs vies & mœurs , qui leur feroient expédiés , par les personnes les plus notables de leurs paroisses ? Et pour corroborer d'autant mieux cet établissement , & le mettre sur un pied de vigueur , cette compagnie percevroit les deniers , provenans de la taxe imposée sur tous les célibataires , sans distinction de rangs & de qualités.

Dès lors le mariage seroit en honneur ; il n'y auroit plus de malheureux ; nous ferions revivre ces tems si désirables que j'ai dépeins. Oh ! alors , & à coup sur , nous verrions les sentimens de la nature rentrer dans tous leurs droits , au profit commun de l'humanité entière.

L A N O I X.

F A B L E.

D E U X voyageurs, en leur chemin
 Virent un beau noier : séduits par cette amorce,
 Sur son fruit ils portent la main.
 Quelle amertume, quelle écorce !
 Dit l'un d'eux, la jettant soudain.
 Pourquoi temoigner ce dédain ?
 Doit-on juger sur l'apparence ?
 Du fruit faisons l'expérience,
 Avant que de le rejeter,
 Il faut l'ouvrir pour le goûter,
 Lui dit son compagnon, plus circonspect plus sage.
 Il prend une des Noix, la casse, en fait usage,
 Et fut charmé de sa faveur.

Ce n'est pas sur l'extérieur
 Que l'on doit régler son suffrage ;
 Et qu'on peut juger d'un ouvrage,
 Et du mérite de l'auteur.

L E T T R E

*A M. F. R. * *. sur l'histoire des Solitaires.*

PERMETTEZ moi, MONSIEUR, de vous
 adresser quelques réflexions sur l'histoire des

deux Solitaires, insérée dans le *Journal Helvétique* de Janvier & de Février. Vous trouvez, dites vous, cette histoire fort au *dessous de moi*, & vous pensés que je me suis *dégradé*, en quelque sorte, de l'avoir écrite: Je me fers de vos propres expressions, quelques dures qu'elles soient, & je ne vous en fais point mauvais gré; vous en avez adouci l'amertume par les éloges que vous avez doné à d'autres pièces, dont je suis l'auteur, & que vous croiez plus digne de moi. Je me trouve trop heureux de mériter vôtre estime par quelque endroit, pour être faché de quelques reproches, qui sont, toujours un témoignage d'affection, lorsque c'est un ami éclairé & judicieux qui les fait. Je ne me crois pas infallible; il est difficile que tous nos ouvrages soient également bons; plus difficile encore qu'ils réunissent tous les suffrages. Les goûts sont si diférens, que j'ai entendu critiquer par quelques personnes ce qui plaisoit le plus à d'autres: Je n'en citerai pour exemple que cette même histoire, qui n'a pas le bonheur de vous plaire, & que je n'ai écrite que pour amuser quelques Lecteurs, moins portés à s'instruire, qu'à se dérober à l'ennui *. J'avouë, MONSIEUR,

* Mrs les Journalistes savent par expérience, que tous leurs lecteurs ne sont pas également graves

que j'ai presque la même foiblesse. Il y a des momens où l'esprit fatigué par des lectures savantes, ou par des études sérieuses, a besoin de se délasser, & la récréation devient alors un besoin. M. PELISSON, homme célèbre, qui avoit beaucoup d'esprit & de connoissances, dit dans le discours qu'il a mis au devant des œuvres de M. SARASIN,

» Ces juges sévères, plus sages que Dieu &
 » que la nature, qui ont fait une infinité de
 » choses pour le seul plaisir des hommes, vou-
 » droient que l'on travaillât sans cesse sur la
 » jurisprudence, sur la médecine, ou sur la
 » théologie, & nous diront, que rien ne
 » mérite d'être estimé, s'il ne tend à l'utilité
 » publique. En ce dernier point, je suis à
 » peu près de leur avis (& moi aussi) Mais
 » je ne puis croire, *ajoute le sage* PELISSON,
 » qu'on travaille inutilement, quand on tra-
 » vaille agréablement pour la plus grande
 » partie du monde, & que sans corrompre
 » les esprits on vient à bout de les divertir
 » & de leur plaire. De tels écrits, fussent des
 » romans, sèment par tout la sérénité & la
 » joie, qui sont, après la vertu, le plus grand

& éclairés, que plusieurs cherchent moins à s'instruire qu'à s'amuser. C'est pour leur plaire, que j'ai bien voulu sacrifier mon goût au leur; mais j'ai tâché de joindre l'instruction à l'agrément :
Utile dulci.

„ de tous les biens. Qui ne fait d'ailleurs,
 „ que des raisons très solides nous attachent
 „ quelquefois, à des ouvrages qui semblent
 „ ne l'être pas. Cet home que vous blâmés,
 „ a trouvé peut-être, que pour soutenir ou
 „ rétablir sa santé, pour se distraire des cha-
 „ grins domestiques, pour égayer la tristesse
 „ de la solitude, il lui est plus utile de tra-
 „ vailler à des chansons, qu'à des traités de
 „ morale ou de politique. Si cela est, je le
 „ dirai hardiment, la morale & la politique
 „ elles mêmes, lui ordonent de faire des
 „ chansons, & c'est une injustice, sans
 „ exemple, de condamner les occupations
 „ d'autrui, dont on ne fait ni les motifs ni
 „ les circonstances.

Voilà, MONSIEUR, mon apologie faite de bonne main; je pourrais ajouter que le savant HUET, Evêque d'*Avanches*, n'a pas dédaigné de faire l'éloge des romans. Un ancien Evêque aime mieux renoncer à son évêché qu'au roman de *Théagene*, dont il étoit l'auteur; & l'on fait que l'illustre FENELON s'est immortalisé par son roman de *Télémaque*, qui contient d'excellentes leçons.

Souvent l'auguste vérité

Se cache sous un voile aimable;

Et prend le masque de la fable

Pour instruire l'humanité.

Je suis bien éloigné de comparer l'histoire des deux Solitaires au *Telemaque* ; mais je me suis proposé du moins le même but*. J'ai taché de faire voir quel est l'état de l'homme, quand il est seul & dénué de tout, qu'il ne tient à personne, & que personne ne tient à lui ; le besoin qu'il a de la société, pour subvenir à ses infirmités de l'ame & du corps, éclairer son esprit, adoucir & former ses mœurs. J'ai essayé de faire sentir les inconvéniens & les dangers d'une égalité entière & parfaite, si vantée par quelques écrivains. L'homme, considéré seul & dans son origine, est moins un homme qu'un animal féroce & misérable. J'opose à cet état affreux celui de société, & je fais sur ce sujet quelques réflexions, qui ne vous paroîtront peut-être pas indignes d'attention. Je suis, &c.

* On m'a fait sur l'histoire des deux Solitaires quelques objections assez peu importantes. Je ne garantis point l'histoire de l'Espagnol ; j'avertis d'abord que je l'ai tirée de l'histoire des Incas. Pour celle du Genevois que j'y ai cousue, on la publioit ici come vraie ; je n'affirme point cette Fable ; mais j'ai crû qu'elle pourroit donner quelque vraisemblance à cette fiction. Mais, ajoute-t-on, l'Espagnol & le Genevois ont vécu en des tems fort éloignés ; mais est-ce dans un roman qu'on doit observer l'ordre chronologique ? VIRGILF fait rencontrer ENÉE & DIDON, quoi qu'ils eussent vécu en des tems très différens.



L E T T R E

*Sur la liberté, & sur le gouvernement
républicain.*

A Mr. T.

La liberté n'est point cette fole licence

Qui méconnoit des loix l'utile dépendance.

C'est un ordre constant, qui maintient les Etats

Il doit assujettir Peuples & Magistrats

LA petite rélation du voïage des deux Solitaires, dont l'un étoit Espagnol, & l'autre Genevois, vous engage à me demander où est située l'isle déserte qui fut le triste séjour de SERRANO, qui y fut jetté par une tempête. L'auteur, qui m'a fourni cette petite histoire ne s'explique pas clairement sur ce sujet; il paroît seulement par ce qu'il en dit, qu'elle n'étoit pas éloignée de l'isle de *Tenerife* †, qui est fort élevée, & qui a une

† L'isle Tenerife est une des isles fortunées des Canaries. On y voit une Montagne, qui est une des plus hautes de l'univers. Son sommet se termine en pointe de diamant; le froid y est excessif. On nomme cette montagne, dont la pointe est couverte de neiges, le *Pic d'Adam*. Depuis cette hauteur on découvre une petite isle, qui n'est point marquée sur les cartes, parce que les Vaisseaux ne

montagne fameuse par sa hauteur. Elle renferme, pour ainsi dire, une autre Isle, qu'on nomme l'*Isle invisible*, parce qu'elle échape aux regards des Spectateurs, lorsqu'on croit la tenir. En ceci, semblable à la vérité, qu'on saisit rarement & difficilement, & qui s'éloigne si l'on n'a pas soin de la garder atentivement.

Pour l'autre Isle, habitée par des Sauvages, dont le Genevois fut en quelque sorte le Législateur, elle est du nombre de ces terres inconnues, que les voyageurs ont plutôt devinées que découvertes, & dont la connoissance est réservée à nôtre postérité: C'est ainsi que dans les sciences, il y a au delà de ce que nous connoissons de vastes déserts, des terres inconnues, que les DESCARTES & les NEWTONS à venir pourront découvrir, come CHRISTOPHLE COLOMB & AMERIC VESPUCE, ont découvert l'Amérique, COLOMB en 1492, & AMERIC VESPUCE en 1497.

Il est plus facile de répondre à l'autre question que vous me faites; pourquoi les Insulaires auxquels le Genevois avoit donné

peuvent y aborder, & qu'elle semble fugitive. On la nomme l'*Isle enchantée*, ou l'*Isle inaccessible*. Elle est presque toujours couverte de nuages, qui la dérobent aux yeux.

un gouvernement qui aprochoit si fort de l'égalité naturelle †, ne purent cependant pas rester dans les bornes prescrites par les loix, & tâchèrent d'empiéter les uns sur les autres? On peut répondre que tous les homes, soit par amour propre, soit par ambition, soit par inquiétude, tendent à une liberté entière & parfaite, & quand ils l'ont acquise, elle les gêne, les tourmente & les déchire, pour-ainsi dire, jusqu'à ce qu'ils soient tombés dans l'anarchie, ou sous l'empire du pouvoir arbitraire. Les Capadociens, à qui les Romains offrirent la liberté, préférèrent l'état monarchique à celui de république. Ils aimoient mieux vivre sous le joug d'un Roi, auquel tout obéit, que sous la domination de leurs égaux, qui n'étoient pas acoutumés à leur comander, & qui ordinairement n'ont pas assez d'autorité pour se faire obéir. Le gouvernement populaire

† Pour tracer une image de cette égalité naturelle, qui ne se trouve nulle part, quoi que si vantée, il a falu qu'un Ecrivain célèbre transporta les homes dans les forets, & qu'il les transforma presque en bêtes sauvages; encore ne pouvoient-ils conserver long tems cette parfaite égalité; la différence de force, de talens, d'industrie devoient heureusement la faire perdre bientôt.

*Nous nous ferions bientôt des maîtres
Si nous étions encor égaux.*

est une source de divisions. On craint que ceux qui ont le p^oouvoir en main, n'en abusent ; on est jaloux de leur élévation ; on envie leur place ; on craint que ceux qui ont la puissance de faire le bien, n'aient également celle de faire le mal, & que non contents de leurs droits légitimes, ils n'usurpent encore ceux qui ne le sont pas. Delà vient que les soupçons, les ombrages, la discorde règnent ordinairement dans les républiques ; les corps se divisent, & faute d'un contre-poids assés fort, pour soutenir la balance, ils se heurtent, & se brisent les uns contre les autres. Dès qu'il n'y a plus d'équilibre, il n'y a plus de liberté ; elle se perd dans la monarchie ou dans l'anarchie.

Aussi voions nous que les républiques de la Grèce ne subsistèrent pas long-tems ; celle de Lacédémone se maintint plus long-tems que les autres, parce que les Ephores, qui étoient les gardiens des loix & de la liberté, les défendoient également contre les atâques du Prince & du peuple, & faisoient respecter leur autorité, par tous ceux qui auroient été tentés d'opprimer la patrie, & de la réduire en servitude. Ils étoient convaincus, que l'autorité la mieux affermie est celle qui est fondée sur la justice, & que la meilleure garde du Prince c'est l'amour de ses sujets.

Les Romains, énemis jurés des Rois ; dont ils avoient renversé le trône , ne tardèrent pas à redouter le pouvoir du Sénat & des Consuls. Ils se retirèrent sur le *Mont sacré* ; ils aimoient mieux abandonner leur patrie, & en chercher une autre, que de vivre sous une domination qu'ils regardoient come tirannique. Pour les apaiser, il falut tirer de leur corps des magistrats, qui en fussent les défenseurs ; on créa les Tribuns ; mais les protecteurs du peuple devinrent les énemis du Sénat & des Consuls, & sous prétexte de réprimer leur orgueil & leur ambition, ils étendirent leur autorité aux dépens & à la ruine de celle des magistrats supérieurs, & devinrent, en quelque sorte, les maîtres de la république. De là les troubles, les divisions & les quèrelles éternelles entre les Consuls, le Sénat, d'un côté, les Tribuns, & le Peuple de l'autre. Pour calmer ces disputes, qui dégénérent en guerres civiles †,

† Les guerres civiles ne pouvoient manquer d'éclater entre des magistrats qui se disputoient sans cesse le pouvoir, & lutoient continuellement les uns contre les autres, semblables à une mer agitée par son flux & son reflux. C'étoient tantôt les Tribuns ; qui vouloient envahir le pouvoir des Consuls, & tantôt les Consuls, qui entreprenoient sur l'autorité des Tribuns. Dans une république, où chaque corps a ses droits & ses prérogatives, c'est se rendre suspect & criminel, que d'y oser toucher.

on convint de créer un Dictateur, auquel on défera un pouvoir indépendant & sans bornes. *A des maux extrêmes, il faut, dit-on, un remède extrême*; mais ce prétendu remède devint pire que le mal. Il fit du bien d'abord; un Dictateur content dans leurs limites, le pouvoir des Consuls & celui des Tribuns; ce fut une digue au torrent; mais ce torrent impétueux, arrêté d'un côté, se déborda de l'autre, & le magistrat suprême, qui n'étoit retenu par aucun frein, fraïa la route à la tyrannie, à ceux qui lui succédèrent: SYLLA & CESAR profitèrent habilement de l'atteinte qu'on avoit donée à la liberté, dans la vue de la maintenir. Sous le nom & le titre imposant de Dictateur, ils devinrent en effet des usurpateurs & les tyrans d'un peuple libre. Quand le choc est impétueux, & qu'on ne peut lui opposer qu'une foible résistance, elle ne fait que l'augmenter & l'irriter d'avantage. Il ébranle & renverse bientôt ce qu'on lui oppose.

C'est à peu près ainsi, qu'une grande partie de l'Europe, jadis libre, est tombée dans la sujettion, & qu'il n'y a que quelques républiques assez petites, qui par un effort de courage, se sont défendues, & ont maintenu le bien le plus précieux à l'homme, la liberté.

Pour l'Asie, elle est demeurée dans la

servitude, à laquelle il semble que la mollesse l'ait condamnée. Loin d'écraser ses tyrans sous le poids de ses fers, elle semble les chérir; & si on a la générosité de les relâcher un peu, elle se flatte d'être sortie de l'esclavage. C'est ainsi que des captifs, renfermés dans une étroite prison, croient être libres dès qu'on détache leurs liens.

Une des causes les plus ordinaires des révolutions dans les républiques, & par conséquent de leur décadence & de leur perte, c'est le partage de l'autorité. Dans les démocraties le pouvoir législatif est ordinairement entre les mains du peuple; l'ordre & la justice le veulent. Quoi qu'il ne soit ni capable, ni assez éclairé pour composer lui-même les loix, qui demandent beaucoup de connoissances, de combinaisons & d'équité †; il est cependant juste & naturel, que la pro-

† Écoutez sur ce sujet le Législateur des nations, ce génie sublime, l'auteur de l'Esprit des loix. Il y avoit, dit-il, *un grand vice dans la plupart des anciennes républiques; c'est que le peuple avoit droit d'y prendre des résolutions actives & qui demandent quelque exécution; chose dont il est entièrement incapable. Il ne doit entrer dans le gouvernement que pour choisir ses représentans. La puissance des Tribuns de Rome étoit vicieuse, en ce qu'elle arrêtoit non seulement la législation, mais encore l'exécution.*

Mulgation des loix se fasse en son nom, & qu'il ait le droit de les confirmer de son suffrage, puisque c'est pour lui qu'elles sont faites, & qu'elles ont pour but son repos & son bonheur; mais l'exercice de l'autorité souveraine, ses diverses applications, le pouvoir de punir les crimes, qui influent sur le bien de la société, & qui peuvent la troubler; ce droit, émané du souverain, doit être confié à un corps, qui ait le loisir & les lumières nécessaires pour s'y appliquer uniquement, & en faire usage pour maintenir l'ordre civil, la police, & la prospérité de la communauté. Tout ce qui exige une mûre délibération, la lenteur ou la promptitude dans l'exécution, le secret, ce qui est du ressort de la politique, ne peut être l'ouvrage du grand nombre, trop distrait, trop facile à se prévenir, trop véhément, ou trop lent, trop occupé d'ailleurs pour vaquer journellement aux affaires d'état, en suivre attentivement les opérations, prévenir les abus, ou les corriger, peser l'utilité d'une nouvelle loi avec ses inconvéniens. Ce dépôt précieux ne peut & ne doit être confié qu'à un petit nombre de personnes choisies. Mais quelle prudence, quelle circonspection, que de sagesse ne demande-t-il pas, sur tout dans une république? De la douceur & de l'afabilité dans le discours & dans les manières, de la

fermeté pour maintenir l'observation des loix & punir le crime. Il faut que le magistrat conoisse toutes les passions, sans en ressentir aucune.

Si le gouvernement démocratique a ses inconvéniens & ses abus, il a aussi son utilité & ses avantages. Il atache plus le citoyen à l'état, par la part qu'il a à son administration; il augmente & affermit l'amour de la patrie, qu'il regarde en quelque sorte, come son domaine; il lie les compatriotes les uns aux autres. Il est come l'image de cette égalité primitive, qui n'est peut-être qu'une belle chimère, mais qu'on se plaît à contempler & dont on aime à approcher. Il n'est donc pas surprenant qu'un zélé citoyen s'écrie,

Sous le gouvernement où le Ciel m'a fait naître,
Je ne veux que nos loix & Dieu seul pour mon maître.

Que l'on compare ce gouvernement avec le gouvernement, je ne dis pas despotique & arbitraire, il est trop odieux, puisqu'il ruine entièrement la liberté, mais avec le gouvernement monarchique, qui en conserve quelque ombre, & quelque aparence; à peu près come AUGUSTE masqua le pouvoir souverain sous le titre spécieux de Tribun, chéri du peuple romain, qui détestoit le titre de Roi, que la tiranie de TARQUIN avoit flétri & dégradé. Quoi, en éfet, de plus indigne de l'home que de dépendre de la vo-

lonté & des caprices d'un monarque absolu, qui dispose à son gré de nos biens, de nôtre vie, & de nôtre honneur ! Aussi est-il rare qu'un tiran de vienne vieux ; énémi de ses sujets, dont il est le fléau, il en est tôt ou tard la victime.

Chacun pour assurer sa vie
De l'énémi de sa patrie
S'empresse à punir les forfaits ;
Victime du couroux céleste
Il tombe & sa chute funeste,
Est le salut de ses sujets.

Pour rendre le peuple heureux, il faut que personne ne soit sujet que de la loi, qu'elle soit plus puissante que les homes, & plus crainte du peuple que le plus cruel tiran ne l'est de ses sujets.

Les loix étoient si respectées à *Spartes*, qu'on en punissoit très sévèrement l'infraction. PAUSANIAS aiant été déclaré coupable de haute trahison, & s'étant réfugié dans le temple de MINERVE, où il fut condanné par les *Ephores* à mourir de faim, sa mère fut la première à porter une pierre, pour en murer la porte, & l'empêcher de sortir. Les *Lacédémoniens*, disoit SOLON, sont les plus heureux homes du monde, parce qu'ils s'instruisent mieux que les autres à bien comander & à bien obéir.

On dit que le peuple est inconstant, cruel & vindicatif. Il est vrai que ses premiers

mouvemens font impétueux & redoutables ; il faut les craindre , ne point les exciter , & les éviter , s'il est possible ; mais si on laisse couler ce torrent , il se calme presque de lui même , & ne fait aucun ravage. L'histoire ancienne & moderne en fournit divers exemples. SCIPION apellé , par un Tribun , à comparoitre devant le peuple romain , & à rendre compte de sa conduite , ne dit que ces mots : *C'est à pareil jour qu'aujourd'hui que je remportai une signalée victoire sur les Carthaginois ; allons au Capitole en remercier les Dieux.* Tous les Romains le suivirent , en le comblant d'éloges.

L'année 1521 , le peuple de *Devanter* se souleva contre ses magistrats , qu'il acusoit de trahison , & les fit comparoitre devant lui , pour les juger. Le chef de ces magistrats , home âgé & vénérable , nommé VANDER-MUYK , dit gravement : *S'il y a quelqu'un de vous qui ait quelque chose à dire sur ma conduite & sur celle de mes confrères , si l'on peut vous convaincre d'avoir commis quelque crime , je m'offre à servir le premier d'exemple , & à recevoir tel chatiment que vous jugerez à propos de m'infliger.* Le peuple apaisé par ces paroles renvoia ces magistrats absous , & les rétablit dans leurs charges ; tant la vérité , la justice & l'innocence ont de force sur les esprits.



L E T T R E

De M. J. à M. K. sur une petite brochure intitulée GUILLAUME TELL, fable Danoise.

AVEZ vous lû, *Monsieur*, la petite brochure intitulée, GUILLAUME TELL *fable Danoise* &c. 1760? Si vous l'avez lûe, qu'en pensés vous?

Les bones ames Suisses, dont le zèle patriotique s'étoit peut-être allarmé, par la crainte de voir nôtre histoire dépouillée d'une tradition, si long-tems respectée, sont agréablement surprises, de ne trouver dans les deux feuilles, qui composent ce morceau singulier, que des raisons propres à les confirmer dans l'opinion de la vérité de l'histoire de TELL. C'est du moins un problème chez moi, si l'auteur n'avoit pas intention de tourner en ridicule les doutes élevés contre la gloire de ce premier vengeur de la liberté helvétique; en proposant d'un ton triomphant les plus foibles raisons, apuiées sur des principes de critique plus doctement qu'ingénieusement assortis. Un examen sérieux de la question, eût, ce me semble,

exigé plus d'ordre, moins de plaisanteries prétendues, des argumens plus solides, & un stile moins barbare. Je ne m'érigerai pas en juge du stile ironique; mais il me paroît qu'il demande un talent particulier, beaucoup d'esprit & de goût, & au moins un peu de jugement. J'hésite à mon tour de croire, pour le dire librement, qu'il soit permis, de pousser la plaisanterie, jusqu'à supposer aux *Anti Tellistes* le bût de faire passer cet home, si cher à la mémoire de la nation, pour un *rebelle* & un *assassin odieux*. Je suis fâché encore, qu'un jeune auteur qui se croit né avec des talens pour la plaisanterie, (& quel jeune auteur n'a pas cette opinion de lui même?) ne se soit pas mieux appliqué à l'étude de la langue, dont il veut se servir, & dans laquelle on voit facilement qu'il est étranger, & fort étranger.

Pour suplérer à-peu près à ce que le titre de la brochûre sembloit promettre, je vais, *Monsieur*, vous doner en abrégé une idée plus distincte des argumens pour & contre, qui me sont conus sur cette controverse historique.

Un ecclésiastique du canton de Berne, home de lettres, vivant dans la solitude d'un village, s'est amusé à proposer dans une correspondance littéraire les raisons les plus propres à rendre suspecte l'histoire de GULL.

TELL. Un autre ecclésiastique (du canton de Schweiz , si je ne me trompe) a répondu aux objections du premier , en produisant quelques preuves nouvelles & très curieuses. Ces deux petits mémoires n'ont pas été inconnus à l'auteur de la dernière brochure ; il l'avoue en partie lui même : Il n'a puisé que dans cette source. S'il a jugé à propos de renverser l'ordre des argumens , vous verrez , *Monsieur* , par l'analyse suivante , qu'ils n'ont rien gagné en passant par ses mains.

Je ne vous fatiguerai pas par le dénombrement des auteurs , qui ont paru douter de l'anecdote de **TELL** , qu'on l'ont rejetée positivement. On ne doit compter les suffrages qu'après avoir pesé les raisons.

La première objection , contre l'histoire de **G. TELL** , est fondée sur le silence général des historiens contemporains étrangers , qui ont rapporté la révolution des trois premiers cantons. - *Jean de WINTERTHOUR* même n'en parle point. *ETTERLIN* , qui vécut du tems de la guerre contre **CHARLES de Bourgogne** , est peut être le premier de nos auteurs , qui ait rapporté l'histoire de **TELL**. Il paroît avoir été copié par les autres , & l'éloignement du tems , aussi bien que la crédulité superstitieuse , avec laquelle il nous

debite des contes miraculeux, doivent rendre son témoignage très suspect.

La seconde raison de douter de l'authenticité de cette histoire, est prise des circonstances mêmes de ce fait. Quelle vraisemblance dans ce caprice d'un Baillif, qui veut forcer le peuple à rendre hommage à un chapeau élevé sur une perche? Quelle vraisemblance encore dans ce coup de flèche admirable de TELL, qui abat la pome de dessus la tête de son propre fils, à une distance surprenante? Quoi de plus mal controuvé, que la précaution de ce père, qui réserve un second trait pour percer le cœur du Tiran, au cas que le premier dût être fatal à son fils? Cet orage subit ne tient il pas du miracle? *Deus ex machina?* Quelle prudence pour un Baillif, tiran, de confier sa vie à un homme traité come criminel, & de laisser à sa portée les armes, dont il pouvoit se servir pour tuer son persécuteur?

Enfin l'objection la plus forte, à mon avis, contre l'histoire de G. TELL, est tirée de sa ressemblance, avec une tradition conservée chez les Danois, come chez nous. Suivant le récit de SAXON, le Grammairien, l'un de leurs principaux historiens, mort en 1203, un Roi, nommé HARALD, donna en 962, à un habile arbalétier, nommé TOUO, le même ordre cruel, que

GESSLER doit avoir donné à TELL. Cette tradition Danoise doit être ou l'occasion ou la suite d'un proverbe fort comun : Pour désigner un tireur parfait, on a dit, qu'il *abattroit une pome de dessus la tête de son propre enfant.*

Les défenseurs de la cause de TELL répondent d'abord ; que l'ignorance des tems à fait négliger à nos premiers ancêtres d'écrire l'histoire de leurs actions ; *facere quam dicere, sua ab aliis benefacta laudari, quam ipsi aliorum narrare malebant.* Si les historiens allemands ont passé sous silence des anecdotes peu favorables à la gloire de leurs princes, cette nouveauté de nos garands, & cette inexactitude, volontaire peut-être, des auteurs autrichiens, ne prouve pas plus contre l'histoire de TELL, que contre tout autre fait des premiers tems de nôtre histoire ; faits presque tous étonans dans leurs circonstances & tous défigurés par la partialité des écrivains autrichiens, qui en ont parlé.

Quand aux circonstances de l'histoire de GUILL. TELL, je pourois, *Monsieur*, vous renvoyer au récit que nous en donne TSCHUDI, d'après les chroniques de la plus ancienne date : Je m'assure que vous en trouveriez le récit également simple & bien lié dans toutes ses parties. Cependant, come l'auteur de la brochure s'est étendu avec

complaisance sur des détails qui n'ont rien de choquant ou de surprenant pour moi ; come il a rejeté décisivement des circonstances que l'expérience journalière rend très probables, il est bon de peser un peu des objections, qui ne paroîtront triomphantes qu'à ses yeux trop prévenus.

Je ne crois pas d'abord, que l'absurdité de la prétension d'un Tiran orgueilleux soit une raison suffisante pour en rejeter la vérité ; surtout si ceux qui l'ont formée nous sont dépeints d'ailleurs come des homes aveuglés par un orgueil cruel & bizarre ? Le chapeau exposé sur une perche, eu égard à la différence des mœurs & des tems, n'approche point encore du cheval désigné consul, dans un siècle poli, & dans la capitale d'une nation victorieuse & maitresse du monde. Combien na-t-on pas vû, & combien ne voit-on pas encore de dominateurs superbes, éblouis par leur puissance, assujettir les peuples à des hommages, tout au moins aussi avilissans ?

On se récrie outre cela, sur l'adresse de TELL, & on voit tous les jours sans surprise, des gens appliqués à l'usage d'une arme particulière, exécuter des choses beaucoup plus difficiles encore. Dans le XIV. Siècle on eut fait sans doute le signe de la croix à la vue d'un Prince, qui d'un coup de pistolet auroit

emporté une monnaie d'entre les doigts d'un page, sans le blesser. On ne veut pas faire attention, que la célébrité même de TELL, aura fourni au Tiran l'idée de lui prescrire pour bute une pomme sur la tête de son fils. On veut renverser un fait par un proverbe; c'est une critique nouvelle.

Je passe sous silence les observations de l'anonyme, sur l'imprudence de TELL, dans l'aveu qu'il fit de la destination de sa seconde flèche; sur celle du Baillif, de lui conserver la vie suivant la parole donnée auparavant. Je ne trouve là aucun argument contre la réalité de l'événement. Mais à mon tour j'observerai contre l'auteur de la brochure, que si l'affiète d'*Altorf* a été changée par les suites des inondations, il n'est pas constaté que ce changement soit arrivé depuis le commencement du XIV. Siècle; c'étoit cependant ce qu'il falloit vérifier, avant que d'en tirer une conclusion victorieuse en faveur de sa thèse.

TELL est garoté, & le Baillif le fait entraîner dans un bateau, qui dans la brochure est métamorphosé fort plaisamment en *vaisseau* & en *navire chargé* *. Le Baillif fait

* Il en fait même une forte d'escadre, page 23 il s'élançe du bateau, & donne un coup de pied au navire.

placer les armes de TELL, vers la poupe, c'est-à-dire dans le seul endroit du petit bateau, qui fut vuide, après que le monde qui s'y trouvoit se fut placé. GESSLER vouloit, disent nos auteurs, conserver avec cette arbalète le souvenir du péril qu'il avoit courû, & cela est fort vraisemblable.

Il survient un orage violent; orage unique, dit nôtre anonime, & il ajoute qu'on ne se souvient pas d'une ombre d'orage dans cette partie du lac de Lucerne. Contentons nous de lui proposer un petit voiage dans ces mêmes contrées, où il paroît bien par ce trait, qu'il n'a jamais passé: Je ne lui souhaite point d'orage, pour ne pas l'exposer à désavouer sur les lieux même son incrédulité. Il faut en éfet avoir peu de conoissance de nôtre pais, pour ignorer que les coups de vent, engorgés entre les montagnes, sont très fréquens sur les petits lacs de la Suisse: Combien ces orages y sont subits, & jusqu'à quel point ils peuvent avoir prisé, sur un bassin enfermé entre des rocs escarpés: Combien enfin ils sont dangereux le long des côtes, où l'on ne peut aborder?

Nous lui proposons le même moien pour lever ses scrupules sur la manoeuvre de TELL, & sur son adresse à se sauver à terre avec ses armes, en repoussant le bateau pour le livrer encore aux flots irrités. Je n'ai pas besoin

d'un grand éfort d'imagination, pour croire que le mouvement d'un home robuste, qui s'élançe, aidé par quelques vagues, fuffif pour éloigner un petit bateau d'un terrain, dont à force de rames on avoit eu peine à l'approcher.

Que jugerons nous encore de la logique de cet auteur ? Le Baillif avoit déclaré à TELL, qu'il l'enfermeroit pour le reste de ses jours; ce fut sur la route pour *Kußnacht*, chateau destiné pour sa prison, que TELL réussit à se sauver. Par un sentier escarpé de la montagne, il prévient le Baillif; il l'attend sur son chemin; il faut conclut-on que TELL, soit un Prophète! Il venoit déprouver la cruauté du Baillif, d'une manière qui paroît à l'auteur même improbable: Il doit aisément se persuader, que plus irrité encore par sa fuite, GESSLER n'épargnera aucun moïen pour se venger de tant de peines perduës; TELL excité par le sentiment encore récent des injustices souffertes, pressé par les plus grands motifs de crainte pour sa vie & pour sa famille, encouragé par l'espérance de servir les vûes de ses compatriotes, déjà conjurés pour recouvrer leur liberté opprimée, résout de prévenir, par la mort du Tiran, ses desseins cruels contre la patrie & contre lui même: C'est cependant un scélerat odieux, *un assassin!*

Finissons sur ces détails minutieux. Il me reste, *Monsieur*, à vous donner une idée des raisons qu'on oppose à la preuve tirée de la ressemblance entre le TOUO des Danois & le TELL des Suisses. Pour en détruire la force il sera nécessaire de vérifier le fait arrivé en Suisse, & l'existence de celui qu'on y fait jouer le premier rôle. C'est ici que je vous parlerai d'après cet Eclésiastique de *Schweiz*, qu'un zélé patriotique a engagé dans quelques recherches fort curieuses sur ce sujet.

J'ai déjà observé, que l'on ne se fait point de scrupule d'adopter le récit des premiers faits de notre histoire, d'après les mêmes témoins, qu'on recuse dans la question sur G. TELL. Je ne vois pas même la nécessité de rejeter tout ce qu'un auteur de vieille date nous aura conservé, parce que dans ses annales il aura donné place à des fables manifestement absurdes. La raison doit alors décider du degré de croïance dû à chaque fait à part. Le tableau des anges, occupés à graver les armoiries sur les tombeaux des Suisses, tués dans la guerre contre les Sarrazins, ou la procession des martyrs, qui vont ramasser leurs propres têtes, séparées des corps, & les emportent sous leurs bras, peuvent sans doute révolter les esprits les plus simples, mais je crois avoir montré que parmi toutes
les

les circonstances de l'aventure de TELL, il n'en est aucune qui paroisse au dessus des forces de la nature, ou hors de l'enchaînement ordinaire des choses.

Je demande aux adverfaires de l'histoire de TELL, croiés vous la mort violente du Baillif GESSLER, fait, si étroitement lié avec les autres parties de l'histoire de la révolution, qu'il en est inséparable? Il a donc été tué? Il a trouvé, come l'anonyme a la dâreté de le dire, un assassin? Pourquoi dès lors refusés vous de croire, que l'auteur de cette mort ait pû s'appeller G. TELL, si l'on vous prouve, que dans ces mêmes tems & dans les mêmes lieux, il existoit un home de ce nom, dont les descendans sont connus, dont la famille s'est conservée jusques vers la fin du XVII Siécle, & dont la mémoire a joui constamment au milieu de la nation, de la gloire d'avoir été son premier libérateur? Que repliquer à tout cela? Voilà ce que l'on établit par les régistres de Schweitz.

Indépendamment du témoignage unanime de nos historiens, depuis le moment où nous avons comencé d'en avoir, indépendamment des monumens nombreux, qui attestent la vérité du fait, les détails en ont été conservés dans les régistres publics des lieux même où la scène s'est passée. On

produit la résolution du Magistrat d'Ury de 1387, de continuer annuellement aux fraix publics la procession que G. TELL & WALTER FÜRST d'Attinghausen avoient comencée en leur nom privé dès l'an 1307, vers le lieu où TELL s'étoit sauvé des mains de ses ennemis.

On produit encore des extraits de livrés d'anniversaires, de registres publics, des titres de donations, des listes de redevances, qui prouvent l'existence des familles des STAUFFACHER de *Schweiz*, des ANDERHALDEN & BAUMGARTEN d'*Unterwald*, des FÜRST & TELL d'*Uri*, & l'on trouve en particulier des traces des descendans de ce dernier nom jusqu'en 1684. Que de nobles vous dégraderiez en leur refusant d'admettre des preuves semblables ?

Je ne regarde pas les fondations des chapelles come des preuves décisives des miracles, au souvenir desquels on les a consacrées; mais il est probable, qu'on n'en eut point établi sans quelque occasion donnée, dans une place aussi peu abordable que la fameuse place de TELL. Si le salut de TELL, & la suite qu'a eue son évafion, pour le bien de la patrie, n'est pas une raison convenable, il faut nécessairement en trouver une meilleure.

Je ne fais, *Monsieur*, que vous indiquer rapidement les moïens de défense contre l'auteur de la brochure. Cela peut suffire pour prouver, que ses raisons ne sont rien moins que décisives. Avant que de nous doner sur cette matière sa dissertation en faveur de **TELL**, dissertation promise & si mal anoncée par ses deux premières feuilles, que l'anonime aprenne, qu'il faut ataquier avec modestie les préjugés même d'une nation; qu'il faut ne les ataquier qu'avec des preuves solides; que des plaisanteries, bonnes ou mauvaises, ne prouvent rien, & que pour écrire dans une langue, il faut au moins en conoitre la grammaire.





E L O G E

De feu M. JEAN SARAZIN.

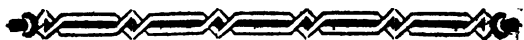
LA vénérable compagnie des Pasteurs de Genève, la république même ont fait une grande perte, par la mort de M. Jean SARAZIN, l'ainé, qui est décédé le 1. Mars de cette année à l'âge de 66 ans. Il a servi l'église avec beaucoup de succès, de dignité & d'exactitude jusques à la fin de sa carrière, aimé & respecté de tous ses concitoïens, qu'il chériffoit, & qui lui ont de grandes obligations. Il les recomanda particulièrement, & avec beaucoup de tendresse, à M. le premier Syndic LULLIN, quelques heures avant que de mourir, en ajoutant les vœux les plus ardens pour l'état, pour l'église, pour la vénérable compagnie, pour les conseils, & pour ce digne & illustre magistrat en particulier, qui étoit son ami & son parent. Il lui dit que sa conscience ne lui reprochoit rien; témoignage que peu de mortans peuvent se rendre.

M. SARAZIN tenoit aux familles les plus distinguées de cette ville, la sienne étant fort ancienne & ayant servi très utilement la république depuis long-tems dans l'état & dans l'église. Il a laissé deux fils, qui ne sont pas

moins héritiers de les talens & de ses vertus que de son nom. On a parlé ci devant, dans ce Journal, du mérite, du zèle & des conoissances de *Jean SARAZIN*, un de ses ancêtres, qui avoit été Syndic de cette ville, dans des tems fort critiques & fort orageux, & qui avoit défendu les droits légitimes & la liberté de sa patrie, avec un courage & un savoir peu comun. On en voit les preuves dans le *Citadin de Genève*, dont il est l'auteur; ouvrage qui mériteroit d'être plus connu, & qui n'est pas moins un monument de son zèle, que de nos privilèges & de l'indépendance de l'état.

M. SARAZIN, dont nous parlons, n'avoit pas besoin, pour être estimé, du mérite de ses aïeux: Prédicateur éloquent & pathétique, ses sermons étoient fort goutés *; & il n'étoit pas moins aimable par la pureté de ses mœurs & par cette sérénité d'ame, qui est le caractère de la vertu.

* On a donné dans le *Journal Helvétique* du mois de Février 1759 un petit extrait du sermon qu'il prononça le dimanche de l'ouverture de notre cathédrale de *S. Pierre*, & qui fut imprimé avec celui de M. le Professeur de la RIVE, son digne & illustre collègue. Comme M. SARAZIN mérite un éloge particulier, on n'a pas cru devoir s'étendre davantage sur ses bones qualités & sur son génie.



E X T R A I T

*De la réponse du Sieur DANCOURT, à M.
ROUSSEAU, Citoïen de Genève.*

Ridendo dicere verum.

A Mr, L. S**.

VOUS me demandez ce que je pense de la réponse de DANCOURT, Arlequin de *Berlin*, à M. ROUSSEAU, Citoïen de *Genève*. Je vous dirai que je la trouve très bonne, à l'exception de quelques injures, qui sont échappées à l'auteur, & que tous les honêtes gens condamneront, ainsi que moi. Il n'est jamais permis de dire des invectives contre personne, beaucoup moins contre un Ecrivain aussi estimable que l'est M. ROUSSEAU, qui ne se fait pas moins respecter par ses mœurs & par sa conduite, que par son éloquence & la supériorité de son génie*: On lui pardonne presque ses hiperboles & ses paradoxes, en

† Le public a beaucoup d'obligations à M. ROUSSEAU, citoïen de *Genève*. Outre ses propres ouvrages, qui sont très bien écrits, & où il y a quelques vers très utiles, il a occasioné plusieurs réponses excellentes, & a donné lieu de traiter & d'approfondir des matières importantes.

faveur de son esprit & de ses bones intentions ; on ne doit donc le combattre , que par des raisons , & peut - être que ces seules armes fussent pour le vaincre ; c'est ce qu'ont fait Mrs. d'ALEMBERT & MARMONTEL , dans leurs réponses polies & judicieuses. Il s'en faut bien que M. LAVAL , Comédien de *Lion* † , & M. DANCOURT , aient gardé les mêmes ménagemens. Come ils avoient été ataqués sans beaucoup d'égards , ils en ont peu gardé dans leur défense. *Je ne me suis pas imposé la loi de vous ménager beaucoup*, dit DANCOURT à M. ROUSSEAU , *vous m'en avez donné l'exemple ; & si ma réplique vous paroît dure , prenez vous en à votre déclama-tion , qui ne l'est assurément pas moins.* Mais les duretés & les injures des autres ne peuvent jamais excuser ni justifier les nôtres.

On pouroit peut-être les pardonner à un comédien , qui n'y regarde pas de si près , quand il s'agit de sa propre cause ; mais quoi qu'en dise notre auteur , il est facile de s'apercevoir , à la pureté de sa diction , à la finesse de ses ironies , à la force & à la justesse de ses raisonemens , qu'il a étudié quelque chose de plus que l'art du théâtre , & que c'est ici un écrivain exercé dans sa profession,

† On a donné un petit Extrait de sa réponse dans le Journ. Helyét.

un homme de beaucoup d'esprit, qui fait parler, si l'on peut s'exprimer ainsi, de jolies *Marionettes*. On en jugera par le petit extrait que je vais donner de son livre, j'avertis que je ne suis ici que simple copiste, & que je rapporterai fidèlement mot à mot, ce que je tirerai de la réplique de DANCOURT à M. ROUSSEAU, en retranchant avec soin des injures, indignes du public, & qui deshonnorent également l'ouvrage & l'ouvrier. Mais avant que de commencer, je ne puis me refuser le plaisir de citer ce que dit sur la comédie & sur les poètes, l'illustre Abé de S. PIERRE, Homme qui connoissoit bien le théâtre, distingué par la pureté & la sévérité de sa morale. On verra que sur ce sujet, il étoit parfaitement d'accord avec Mrs. de FONTENELLE, VOLTAIRE, D'ALEMBERT, DIDEROT, MARMONTEL, & plusieurs théologiens anciens & modernes †, qui croient qu'on peut faire des comédies & des

† ST. THOMAS dit, après S. AUGUSTIN : *Il est de l'homme sage de relâcher quelquefois son Esprit, appliqué à ses affaires.* S BONAVANTURE dit formellement : *Les spectacles sont bons & permis, s'ils sont accompagnés des précautions nécessaires.* Ces précautions sont celles qu'on observe aujourd'hui sur le théâtre, où l'on ne permet rien qui blesse les bienséances.

tragédies, ou les voir jouer, sans cesser d'être philosophes & vertueux,

„ Je suis, dit l'Abé de S. PIERRE, de
 „ l'avis de ceux qui pensent, que les bons
 „ citoiens, dans leurs belles pièces sérieuses,
 „ peuvent inspirer, entretenir & fortifier
 „ l'amour pour la patrie, & des sentimens de
 „ courage, de justice & de bienfaisance. Je
 „ crois de même que dans leurs pièces co-
 „ miques, ils peuvent inspirer du dégoût
 „ pour la mollesse, pour la flaterie & l'in-
 „ discrétion; pour la poltronerie, pour le
 „ métier du joueur, pour le luxe de la
 „ table, pour le caractère impatient, chi-
 „ caneur, prodigue, ou avaricieux; de
 „ l'horreur pour la vengeance, pour le
 „ mensonge, pour l'hipocrisie, pour la mé-
 „ disance, en un mot, pour tous les excès
 „ qui font souffrir les autres, & qui ren-
 „ dent les vices facheux & désagréables. Si, ajou-
 „ t-il, on établissoit, dans un grand Etat,
 „ un bureau pour diriger les spectacles du
 „ côté des bones mœurs; si par les prix que
 „ distribueroient les Inspecteurs aux poètes †

† M. l'Abé de S. PIERRE va plus loin du côté de la poésie. Il pense si favorablement des poètes, qu'il ajoute immédiatement après : *Il est de la bone police de former quelques poètes excellens & d'en faire des oficiers importans à l'état, & qui puissent dans cette profession aquérir du revenu & de l'illus-*

„ qui plairoient le plus & qui feroient le
 „ plus utiles , par leur bone morale , ils les
 „ tournoient du côté de l'instruction , il ar-
 „ riveroit avant 30 ans que les pères & les
 „ mères les plus sages meneroient leurs en-
 „ fans à la comédie , come au meilleur ser-
 „ mon , pour leur inspirer des sentimens rai-
 „ sonnables & vertueux.

Du moins cet établissement vaudroit bien celui des bals & des danses , que proposoit M. ROUSSEAU ; mais j'avoue que je n'aime point ces comparaisons puériles qu'on fait souvent des sermons à la comédie. C'est se moquer , que de comparer des choses si différentes. Ainsi je ne saurois approuver nôtre DANCOURT lorsqu'il dit , „ Quand MO-
 „ LIERE n'auroit pas eu tous les succès , il
 „ ne s'enfuit pas qu'on soit autorisé à lui
 „ reprocher , qu'il ait fait des ouvrages inu-
 „ tiles. On le feroit donc à proscrire l'évan-
 „ gile , parce que depuis le tems qu'on le
 „ prêche aux homes on ne les a pas encore
 „ rendus tous sages , vertueux & bons
 „ chrétiens. „ Il y a quelque indécence à faire de semblables parallèles.

J'aime mieux DANCOURT , lorsqu'il parle ainsi à M. ROUSSEAU , en començant son livre :

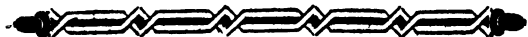
tration , & même une noblesse héréditaire , attachée à des talens supérieurs.

» De grace , Monsieur , ne mourrés paï ; ou
» si vous êtes mort , faites moi le plaisir de
» ressusciter. Avant que de quitter le monde
» faites de moi un prosélite , ou devenez le
» mien ; mais que la conversion de l'un ou
» de l'autre soit le fruit d'une discussion bien
» réfléchie. Je suis comédien , j'aime mon
» métier ; je fais plus , je l'estime , sûr que
» j'ai pour moi la raison , le goût , & le pu-
» blic. J'entre courageusement en lice pour
» y parer vos botes & riposter. *Il continue*
» *ainsi.* Je n'ai pû lire vôtre lettre à M. DA-
» LEMBERT , sans me croire obligé de la re-
» lire une seconde fois , & même une troi-
» sième. La première lecture m'avoit séduit ;
» le vernis éblouissant de vôtre stile m'avoit
» fait prendre pour des vérités , des sophismes
» très captieux , pour ceux qui ne vous li-
» ront qu'une fois , & qui come moi se lais-
» sent trop facilement éblouir par les char-
» mes de l'élocution. La seconde lecture m'a
» tranquilisé ; mon esprit , éclairé par mon
» amour propre , en a dissipé le prestige , &
» vôtre lettre ne m'a plus paru que l'amu-
» sement d'un auteur ingénieux , qui vouloit
» prouver au monde combien il est facile à
» l'esprit de doner au mensonge l'aparence
» du vrai. La troisième lecture enfin , ne
» m'a plus laissé voir qu'un ouvrage de la
» prévention , & peut-être du ressentiment. :

„ J'aurois aperçû cela du premier coup
 „ d'œil, si je n'avois pas contracté, come tant
 „ d'autres lecteurs, la mauvaise habitude de
 „ me laisser entrainer par l'esprit, avant de
 „ consulter le bon sens. La peur que vous
 „ m'avez donné me rendra plus sage à l'avenir.
 „ Je suis *Comédien*, encore un coup, & vôtre
 „ ouvrage m'avoit presque persuadé, qu'il
 „ n'est pas possible à un comédien d'être ho-
 „ nête - home. J'allois me regarder come un
 „ monstre dans la société, si je n'eusse eu re-
 „ cours a ma conscience, au sens comun &
 „ à la religion. Je les ai consulté-tous trois ;
 „ tous trois m'ont assuré que vous aviez tort.
 „ Vous soutenez que le théâtre est l'école des
 „ passions, que les Dames françoises ont les
 „ mœurs de vivandières & sont cause du peu
 „ de cas que l'on fait à *Paris* de la vertu. Je
 „ laisse à une Dame d'esprit le soin de vous
 „ répondre sur cet article †. Je me bornerai à
 „ repliquer au troisiéme article, où vous
 „ acufez les comédiens d'être des gens sans
 „ mœurs, & qu'il n'est pas possible, qu'ils en

† C'est la lettre que je joins à ce petit Extrait
 & qui a été imprimée depuis peu ; mais come elle
 est fort rare, j'ai crû qu'on ne seroit pas fâché de
 la trouver ici. C'est ce qui m'empêche de continuer
 cet extrait, pour ne pas entretenir trop long-tems le
 lecteur sur cette matière ; on y reviendra s'il le
 souhaite.

» aient. Ne feroit-il pas mieux de travailler
 » avec douceur à la conversion des comé-
 » diens, que de les immoler à la prévention
 » que vous avez.



L E T T R E

*De Mademoiselle E** à M. DALEMBERT de
 l'Académie Française,*

O U

A P O L O G I E D E S F E M M E S .

TOUTES les personnes de mon sexe vous doivent, MONSIEUR, un remerciement de la manière genereuse dont vous avez pris nôtre défense contre les vives atakes du fameux ROUSSEAU, citoïen de *Geneve*. On ne peut plaider nôtre cause plus éloquemment que vous l'avez fait. Ne lui suffisoit-il pas d'avoir combattu les arts & les sciences, d'avoir médité de la comédie & des comédiens? Devoit-il encore nous prendre à partie, & nous enveloper dans ses acufations? N'a-t-il pas assés d'ennemis? Quand il n'auroit que les partisans zélés de la musique françoise, il devroit craindre d'être acablé sous leurs coups. Un home qui fait le procès à tout le monde ne mérite pas que persone le mènage.

Il a également, contre lui les favans, & ceux qui ne le font pas; ceux qui nous amusent, & ceux qui sont amusés; ceux même qui se plaisent à aller aux sermons, qui ont le malheur de l'ennûier; en un mot, les homes & les femmes; il n'aura pour lui que les danseurs & les baladins, qui fréquentent le bal, les médifans & les yvrognes, dont il fait si bien l'apologie †. Je me souviens à ce sujet d'avoir lû autrefois une épigramme de MAROT, où il fait le panégirique d'un de ses camarades, un peu vaurien; après avoir parlé de ses vices, il finit cette petite épigramme par ces vers,

Sentant la bart, à cent lieux à la ronde.

Au demeurant le meilleur fils du monde.

M. ROUSSEAU conclut de même l'éloge qu'il fait des yvrognes, en disant que ce sont au fond de bones gens, qui ne font aucun tort à la société, & du mal à personne. Il entre même en extase, en parlant de quelques uns d'eux, qui après avoir fait l'exercice, selon l'usage de Genève, & avoir soupé

† Come cette lettre n'est qu'un simple badinage, on croit qu'elle ne fera aucun tort à la réputation & au mérite de M. ROUSSEAU. dont on estime le génie & la probité. On use du droit qu'il se permet lui-même de dire librement ce qu'il pense, sur des objets qui n'intéressent ni la religion, ni le gouvernement, & sans ofenser personne.

ensemble, s'en donèrent à cœur joie, & mêlèrent la danse, au bruit des verres, des bouteilles, & des grenades. Cette admirable mélodie lui paroissoit incomparablement plus belle & plus harmonieuse, que la musique de tous les operas, fans même excepter celle du *Dévin de village*, qui est si goûtée. Aussi s'écrie-t-il, ou à peu près, car je n'ai pas à présent son livre sous les yeux: *Non, jamais on n'a vu, jamais on ne verra de plus braves soldats, que ceux qui dansèrent si joyeusement autour de la fontaine publique de la place de S. Gervais, si bien illuminée, & où leurs femmes & les servantes du lieu leur versaient à boire; non au son du violon, cet instrument n'est que pour des éféminés & des prophanes; l'on doit le réserver tout au plus, pour les bals publics, que nôtre nouveau législateur voudroit instituer à la place de la comédie, qu'il proscriit sévèrement; mais au bruit des tambours & des timbales, propres à soutenir & à ranimer le courage & l'ardeur militaire de ses valeureux Genevois. Ce noble spectacle, lui fit, dit il, verser des larmes de joie, lorsque son père le prit entre ses bras pour le lui faire admirer. Il est vrai qu'il étoit alors encore enfant; mais plus âgé, il n'a jamais pleuré avec tant de plaisir, à la représentation de la tragédie la plus atendrissante.*

J'avoue, MONSIEUR, ma foiblesse, ou si l'on veut mon mauvais goût, mais un tel spectacle ne m'auroit nullement touchée. Je suis surprise, qu'en le voyant M. ROUSSEAU ne se soit pas rapellé un trait de l'histoire ancienne qu'il fait si bien : Ce fut dans un moment d'ivresse qu'ALEXANDRE tua son ami CLITUS. Un yvrogne est capable de tous les crimes, mais tirons le rideau sur une si triste décoration. J'aime encore mieux une sale de danse que la meilleure cave ; quelque répugnance que j'aie à danser, je m'y résoudrois encore, pourvû que nôtre philosophe ouvrit le bal.

Revenons aux reproches que M. ROUSSEAU fait aux femmes. Il ne leur en épargne aucun. Je me souviens à ce propos, d'avoir lû quelque part, que les pères d'un certain concile mirent sérieusement en question, si les femmes étoient des êtres raisonnables ou non. Savez vous bien, Monsieur le philosophe, que la solution de ce problème ne m'éfrayeroit nullement aujourd'hui ; quelle qu'elle fut nous ne pourrions qu'y gagner. Si ces vénérables pères déclaroient que les femmes sont des êtres raisonnables, tant mieux, nous aurions gain de cause ; s'ils décidoient au contraire, que ce sont des créatures dénuées d'intelligence, tant mieux encore. M. ROUSSEAU, dont le jugement

vaut

vaut mieux que celui de tous les pères des conciles, a décidé, que faire usage de sa raison, c'est être un *animal dépravé*, & nous serions très fâchées de l'être. *Cet oracle est plus sûr que celui de Calcas.*

M. ROUSSEAU nous reproche encore d'être médifantes, de ne savoir ni décrire, ni sentir l'amour; pour médifantes, il faut passer condamnation; nous le sommes un peu. Il y a tant de vices sur la terre; la médifance peut les corriger: Nous faisons à cet égard, come le dit M. ROUSSEAU, l'office des Censeurs romains; & puis nous avons tant de loisir; on ne nous ocupe que de bagatelles:

On veut qu'aux erreurs sujettes,
La nature nous ait faites
Pour plaire & non pour savoir.

A quoi nous amuser, si on nous prive de la comédie? Il faut bien quelque grain de médifance pour égayer l'entretien. Il vaut encore mieux jeter les yeux sur les défauts d'autrui, que sur les nôtres: Cette vûe est trop triste. On ne peut pas toujours filer, coudre, ni même jouer. Nous autres femmes nous sommes trop ignorantes, pour parler avec beaucoup d'érudition contre le danger des conoissances humaines, déclamer sur l'inégalité des homes, & médire de l'*Esprit*. Je crains bien à cet égard que M. ROUSSEAU

ne soit pris pour dupe , & que l'esprit ne lui
joue le même tour , que les sciences , qui lui
ont prêté malignement des armes contr'elles.
Il pourroit dire come un poëte ,

Esprit que je hais & qu'on aime ,
Avec douleur je m'aperçoi ,
Qu'on ne peut se passer de toi
En écrivant contre toi même.

Il en est de l'*esprit* , come de l'*amour* , il
nous trompe , nous séduit , nous croions le
hair , lors même que nous l'aimons le plus.
Ceci me rapelle l'autre acufation de M. R.
Il reproche aux femmes de ne savoir , ni
sentir , ni décrire l'amour. Ha , Monsieur ,
quelle médifance ! Demandez à Madame de
N. & à Mademoiselle de L. si elles ne favent
pas sentir l'amour ? Si elles avoient le bon-
heur d'être indifférentes , elles n'en seroient
que plus heureuses. Elles ne sont malheu-
reusement que trop tendres & trop sensibles.
Ces *Eloises* ne le décriroient que trop bien ,
si elles osoient déclarer leur passion à leur
Abelard.

La beauté n'est que pour plaire .
Le cœur n'est que pour aimer.

J'avouë que si j'étois plus aimable , j'au-
rois bien du plaisir à me venger de M. R.
en ne répondant à sa tendresse que par mes
froideurs. Mais pourtant , que ne ferois-je

pas pour l'apriver ! En éfét, quel dommage, qu'un fi beau génie foit fi féroce ! Je voudrois bien être *Zenoïde*, pour familiarifer ce *Charmant*, qu'elle prend pour un animal sauvage, trouvé dans une Forêt.

Hercule à défarmer coutoit moins qu'Hypolite.

Il eft vrai que M. R. a renoncé à l'amour, auffi bien qu'aux mufes, qui faifoient fon délaſſement, & auxquelles il doit, dit-il, les momens les plus fortunés de fa vie ; mais il a le cœur tendre ; cela paroît par la peinture énérgique qu'il fait de l'amour. Il ne faut défefpérer de rien. Ce captif révolté pourroit bien rentrer dans les fers d'une belle. Il a beau s'écrier ;

J'ai chanté trop longtems les jeux & les amours,
Sur un ton plus fublime il faut fe faire entendre.

Je vous dis adieu muſe tendre,

Je vous dis adieu pour toujours.

Le Sacrificateur en immolant la victime, pleure fur elle. *Je vous dis adieu pour toujours.* Quel adieu cruel ! peut-on le prononcer fans frémir, & fans renoncer à tout le bonheur de la vie ! Otés l'amour, vous répandés fur elle l'ennui & les ténèbres. Faites le renaître, vous faites luire dans l'ame un jour pur & ferein. Nous ſentons que nôtre cœur eft fait pour lui. N'envions pas aux foibles mortels quelques fleurs qu'ils cueillent au

travers des ronces & des épines dont la route de la vie humaine est hérissée.

Pour moi dont la tête n'est pas taillée pour faire un Philosophe, fictions pour fictions, j'aime encore mieux ces Jardins enchantés, construits par des Fées, tels que celui d'ARMIDE, où règne un Printems perpétuel, où chaque fleur exhale un plaisir, où les oiseaux chantent la volupté qu'ils inspirent, qu'une sombre philosophie, que M. ROUSSEAU nomme avec raison de *tristes rêveries*, & qu'il changera contre d'autres plus agréables, lorsqu'il se portera mieux. Au fond ces jardins enchantés valent bien ces montagnes agrestes du *Valais*, que les talens & l'égalité ont choisis pour azile; où l'on fait tout sans avoir rien appris; où l'on trouve tout excepté le luxe & la comédie; où il ne manque aux fortunés habitans que d'avoir M. ROUSSEAU pour directeur ou pour maître.





EXTRAIT DE ZULICA.

TRAGÉDIE NOUVELLE.

UN jeune Auteur de 24 ans vient de donner au public une nouvelle Tragédie, qui a été représentée à *Paris* avec succès. Le sujet est tout d'imagination, quoiqu'il ait quelque rapport avec des mœurs vraies, & qu'il ressemble beaucoup à des événemens arrivés de nos jours. L'Auteur a saisi, avec art, ce qui pouvoit le rendre piquant; mais il a eu la sagesse d'éloigner les traits odieux, & les personalities frappantes, qui choquent quelquefois les nations. C'est un Monarque éclairé, qui né dans un pais encore barbare, a conçu le projet de civiliser ses peuples. Un Prince de son sang, dévoré par l'ambition, veut profiter de ces changemens, & de la fermentation qu'ils causent dans les esprits, pour détrôner son Roi. Il sacrifie tout à ce desir funeste, & se résout, pour réussir dans son entreprise, à perdre, s'il le faut, jusqu'à sa propre fille. La scène est à *Samarcande*, en Tartarie; & cela ne contredit point l'histoire. On fait que le célèbre TAMERLAN, qui fit de cette ville la capitale de ses états, y in-

roduisit les arts & les sciences: Il y fonda une Université, dont la gloire, après s'être longtems soutenue, a été enfin anéantie sous l'empire destructeur des Turcs.

Le Prince factieux, ZEHANGIR, ouvre la scène, avec OMAR, son confident; il développe ses desseins avec une netteté, & une précision, qui comencent à devenir rares sur le Théâtre françois. Il veut régner; il veut perdre l'Empereur. A peine TIMUR, dit il, se vit sur le trône,

Qu'il jura de détruire

Nos coutumes, nos mœurs, & les loix de l'empire.
Ces vices déguifés, les sciences, les arts,
Dans nos champs, à sa voix, volent de toutes parts.
C'étoit peu; dépouillant la majesté suprême,
De climats en climats il les chercha lui-même.
De cet éloignement je sentis tout le prix,
A la rebellion, j'excitai les esprits.

.
Le sceptre, cher OMAR, passoit entre mes mains;
Je triomphois: Soudain on vit TIMUR paroître,
Tout le peuple palit & reconut son maître.
Il revint entouré d'un cortège nombreux,
D'hommes éfeminés, d'artistes dangereux;
Laches, qui sans remords, désertant leur patrie,
Aportoient en ces lieux leur servile industrie.

TIMUR, instruit de la conspiration, lui a pardonné; mais cette générosité est un

nouvel affront pour lui. Son orgueil s'irrite de se voir éclipser par ZULICA, le favori du Roi, & pour se défaire à la fois de deux obstacles redoutables, c'est par la main même du favori, qu'il veut que le Roi périsse. AMETIS, sa fille, Princesse vertueuse, attachée à tous ses devoirs, est adorée de ZULICA. ZEHANGIR la tient depuis deux ans dans l'exil; mais il la fait revenir cette nuit-là même. Il veut la proposer à son amant, come la récompense du crime qu'il exige. Il conoit le caractère de ce jeune tartare,

Ardent & facile,

Vertueux par foiblesse, aimant-avec fureur,
Toutes les passions vont entrer dans son cœur.
Dans ce cœur égaré, devenu ma victime,
Même au sein des remords, je porterai le crime.
Tu le verras floter, trembler, se repentir,
Détester ses sermens, & pourtant les remplir.

Enfin, s'il balance, l'unique ressource de ZEHANGIR, est dans un corps de Géorgiens, campé près de la ville. Ces soldats, mécontents de TIMUR, lui ont promis leur secours, & il est d'autant plus assuré de leur bonne volonté, que dans ce tems-là même on fait que TIMUR pense à les détruire. ZULICA, qu'il a fait avertir, paroît. Il lui annonce le retour d'AMETIS, & lui laisse même entrevoir qu'il peut espérer de l'épouser. Mais

lorsque ce Prince s'abandonne à la joie, il l'arête, en lui proposant de le seconder dans de vastes projets, & même criminels.

Tu vois (*dît-il*) si l'effort est aisé,
 Par le prix glorieux que je t'ai proposé.
 La récompense à peine est égale au service,
 Je t'impose, en un mot, un cruel sacrifice;
 J'ai besoin & d'un cœur & d'un bras assurés:
 Il s'agit de briser les nœuds les plus sacrés,
 D'oposer aux remords une ame indifférente,
 D'immoler d'un œil sec l'amitié gémissante;
 De t'armer d'un poignard. . . .

A ce mot, ZULICA frémit: ZEHANGIR le quite sans s'expliquer davantage, bien résolu d'emploier les moyens les plus violens pour arracher son consentement, & ZULICA, resté seul, exprime son trouble & son incertitude. Cependant il finit par se livrer à sa passion.

Au second Acte, ZEHANGIR annonce à sa fille, qu'elle doit renoncer à ZULICA, & qu'il a fait pour elle un autre choix. C'est en vain que l'infortunée Princesse cherche à l'attendrir, ou à le changer; il lui ordonne même d'instruire son amant de ses dispositions; & le voyant avancer, il sort, pour revenir bientôt profiter du trouble où l'aura jetté l'aveu de sa maîtresse. Dès qu'il apprend son malheur, il s'empporte, il s'abandonne au

ressentiment le plus vif, & dans sa fureur, il n'épargne pas ZEHANGIR. Mais, sensible & vertueuse, AMETIS l'arête.

Qu'as-tu dit ? Où t'emporte une aveugle colère ?

Conois mes sentimens, & respecte mon père.

Tu fais trop si jamais son insensible cœur,

D'un regard careffant, m'acorda la douceur.

Il m'exile, il m'arache à tout ce que j'adore :

Sa haine me poursuit ; & moi je l'aime encore.

Pour lui sauver le jour, tu me verrois périr ;

S'il enfreint ses devoirs, j'ai les miens à remplir.

Ose donc m'imiter ; souffrons, mais sans murmure,

Et n'étouffons jamais la voix de la nature.

Au moment où la fureur de ZULICA est à son comble, ZEHANGIR paroît. Il fait retirer sa fille, & voyant le cœur du Prince dans la situation où il le veut, il lui fait une confidence entière de ses desseins. Il n'oublie rien de ce qui peut le séduire. Il lui montre sa maîtresse dans les bras d'un autre : A cette affreuse idée, ZULICA n'est plus son maître :

Z U L I C A.

Je cède ; vers l'abîme,

Vous entraînez mes pas sur les traces du crime,

Dans un goufre d'horreurs ; je vois l'amour sanglant :

Il présente à mes yeux un glaive étincelant.

Z E H A N G I R.

Ose en armer tes mains : J'accepte ce présage,

Démon de la vengeance affermis son courage !

S'il seconde mes vœux , je jure qu'aujourd'hui ,
Pour prix d'un tel bienfait , AMETIS est à lui.

Z U L I C A.

Qu'exigez-vous enfin ?

Z E H A N G I R.

Il faut servir ma haine.

Il faut à mes desseins prêter un bras vengeur ;
Immoler un tiran.

Z U L I C A.

Quel tiran ?

Z E H A N G I R.

L'Empereur.

Z U L I C A.

L'Empereur ?

Z E H A N G I R.

Lui :

Z U L I C A.

Mon Roi ?

Z E H A N G I R.

Tu te tais . . . & sans doute . . .

Connois tes intérêts , ton danger même . . . écoute.

L'amitié de TIMUR doit elle t'aveugler ?

Peut-être , qu'en secret , il cherche à t'acabler.

Juge mieux de la cour & prévois ton naufrage ;

Le calme , dans ces lieux , est voisin de l'orage.

Un favori des Rois , envié dans ses fers ,

Au plus beau de ses jours , doit craindre les revers.

Illustre malheureux , que la foudre environne ,
 Il doit toujours trembler , en aprochant du trône.
 La pâle jalousie & l'inquiet orgueil ,
 Veillent autour de lui pour creuser son cercueil ;
 L'éclat de la faveur l'éblouit sur sa perte :
 On le flate , il triomphe , & sa tombe est ouverte.

Cette tirade éloquente , ne décide point encore ZULICA. Alors le conspirateur frappe les derniers coups : Il ne parle plus de marier sa maîtresse ; il la poignardera lui-même , & par cette ruse , il arrache à l'amant intimidé , le consentement funeste qu'il atendoit.

Cependant TIMUR , informé des mouvemens secrets qu'on remarque parmi les Géorgiens , reprend le dessein qu'il a eu de les exterminer. Il consulte ses deux Ministres ZULICA & AZOR : Celui-ci le porte à la clémence. ZULICA irrésolu , conseille la rigueur. Il semble que son cœur , éloigné malgré lui de la vertu , veuille s'ôter les moïens d'accomplir le crime qu'il est forcé de comettre. Cette Scène , imitée de *Cinna* , nous a parue écrite avec noblesse , & pleine , come le reste de la pièce , de très beaux vers. Ce n'est point l'affujettissement servile d'un copiste ; c'est une imitation aisée , dont on ne peut savoir que beaucoup de gré à l'Auteur. TIMUR s'arrête à l'avis de ZULICA , & remet entre ses mains , avec confiance , le soin de

ses jours & de son trône. Cette marque d'amitié, de la part d'un Roi qu'il a juré d'assassiner, redouble ses remords. Il est prêt de s'abandonner au repentir, lorsqu'il voit AMETIS. Cette Princesse, inquiète des desseins de son père, veut en être instruite par son amant. Elle exige qu'on l'éclaircisse, & ne les apprend qu'avec horreur. Après cet aveu terrible, elle s'écrie :

.
 De mes feux voilà donc le détestable effet !
 J'étois, sans le savoir, la cause d'un forfait !
 Mon déplorable père est l'artisan du crime ,
 Mon amant l'assassin, & mon Roi la victime !

.
 Mais qu'osois-tu prétendre ? Ofrir à ton amante,
 Du sang de l'Empereur ta main encor fumante ?
 Et d'un sinistre hymen, allumant le flambeau ,
 Par cette pompe horrible outrager son tombeau ?
 Crois-tu donc, qu'AMETIS, aux forfaits enhardi,
 Puisse applaudir au meurtre, aimer la perfidie ?
 Je ne te retiens plus ; précipite tes pas ;
 Va, cours, va t'illustrer par des assassinats :
 Va te placer au rang de ces fameux coupables ,
 Des fureurs des humains, exemples mémorables.
 Partage le suplice & l'opprobre éternel ,
 De ces vils meurtriers, dont le bras criminel ;
 A levé sans frémir un glaive parricide ,
 Sur le trône, où des Dieux la majesté réside ;

Monstres que la vengeance a vomi des enfers,
Pour immoler les Rois & punir l'univers.

ZULICA, épouvanté, retracte son serment; il ne veut que le tems de parler à ZEHANGIR, pour le détourner d'un attentat si affreux: AMETIS, de son côté, sort pour le chercher & le fléchir.

Au quatrième Acte, ZEHANGIR, qui a tout préparé, vient savoir ce que lui veut son complice. Celui-ci emploie à son tour ce que l'éloquence & la vertu peuvent lui inspirer de plus vif, pour désarmer le père de sa maîtresse; mais il ne peut toucher ce cœur inflexible, qui ne respire que la vengeance. Il comprend, qu'il est trahi. Furieux alors, il va sortir pour se baigner dans le sang de sa fille, dont il sent bien que la vertu a ranimé celle de ZULICA. Dans ce moment, il la voit paroître. Ne le trouvant point, elle a pris le parti de revenir le chercher au palais. Sa rage augmente à sa vue.

Z E H A N G I R.

Malheureuse, fuis moi.

Z U L I C A.

N'avance point, cruel,

Oui, je la défendrai d'un père criminel.

Avant de m'arracher le seul objet que j'aime,

Tu me verras périr, ou t'immoler toi-même.

Voiant enfin, que l'amour & la crainte ne font point des motifs assez forts pour arrêter AMETIS, qui veut suivre son père, il appelle des gardes, à qui il la configne; mais il a encore la générosité d'épargner ZEHANGIR, à qui il laisse le tems de se retirer. Celui-ci sort en éfet, pour se mettre à la tête des révoltés; mais ce n'est qu'après avoir fait les menaces les plus terribles contre ZULICA, qui renverse ses projets, & contre AMETIS elle-même. Consternée, tremblante des horreurs qu'elle a vues, elle fuit à l'aspect de TIMUR irrité, qui vient d'apprendre le soulèvement des Géorgiens, & qui part avec ZULICA pour les aller combattre.

Au cinquième Acte, lorsque la triste AMETIS, livrée à la plus affreuse inquiétude, ne s'occupe que de sa douleur, elle apprend que les Géorgiens sont défaits; & l'Empereur, qui s'avance, donne ordre qu'on amène ZEHANGIR, qui a été pris les armes à la main. Elle se jette aux genoux du Roi, & demande qu'on la fasse mourir avec l'auteur de ses jours.

T I M U R.

Vous méritiez, Madame, un père vertueux;
Je suis sensible aux pleurs qui coulent de vos yeux:
Mais il faut oublier de qui vous êtes née.

A M E T I S.

Non, Seigneur, avec lui je me vois condamnée.
 Lorsqu'un danger comun vous menaçoit tous deux,
 Entre vous il est vrai, j'ai partage mes vœux.
 Si le succès avoit favorisé son crime,
 De mon zèle pour vous j'eusse été la victime.
 Je vous vengeois sur moi de mon père inhumain,
 Et rien n'auroit alors pu retenir ma main.
 Il est seul à présent, Seigneur; tout l'abandonne:
 Peut-être, que sa mort doit affermir le trône.
 Il faut bien que sa fille, en ces affreux momens,
 Aille, en les partageant, adoucir ses tourmens;
 Et dans ce jour terrible, où le destin l'acable,
 Je vois un malheureux, & non pas un coupable.

ZULICA, désespéré d'une résolution si
 cruelle, prend le parti d'avouer à l'Empereur
 son amour; il est prêt à découvrir la foiblesse
 qu'il a jusques-là si heureusement réparée;
 mais il s'arête, en voiant ZEHANGIR en-
 chaîné, conduit par des gardes.

TIMUR, à Zéhangir.

.
 De ton ambition, vois le terme funeste:
 La honte, le remords; voilà ce qui te reste.

Z E H A N G I R.

La honte? . . . Mais jouis de la faveur du fort;
 Au fond de ton palais, je t'aportois la mort.

Acablé par le tien , mon parti m'abandonne ,
La foudre m'a frappé sur les degrés du trône.

N'importe ; je te laisse entouré d'affassins.
Puissent les noirs soupçons augmenter ton suplice !
Je ne veux ni trahir , ni nommer mon complice.
Tu frémis ? . . . je triomphe.

TIMUR étoné , demande à ZULICA quels
sont ces affassins & ce complice ?

Z U L I C A .

Moi.

T I M U R .

Tu me trahis !

Z U L I C A .

Je tombe aux genoux de mon Roi.

Il fait un aveu sincère de tout ce qui s'est
passé. TIMUR , acablé par un contretems si
terrible , se livre à ses réflexions. La vie lui
devient à charge , & ce moment de suspen-
sion est très-beau , par l'incertitude où il met
le spectateur , & par la façon dont il motive
le dénoûement. Il se décide enfin , & fait
grace à son favori. Puis , s'adressant à ZE-
HANGIR ,

T I M U R .

Par tout ce que tu vois ,
Juge enfin , ZEHANGIR , quel est le sort des Rois.

Je porte, en frémissant, alors que l'on m'envie,
 Et le fardeau du trône, & le poids de la vie.
 Environé d'écueils, acablé, sans secours,
 Tout, jusqu'à l'amitié, s'arme contre mes jours.
 Ose vouloir régner! . . . Sujets ingrats que j'aime;
 Arrachez de mon front ce sanglant diadème;
 Ou pour mieux vous venger de mes justes rigueurs,
 Venez dans mon palais contempler mes malheurs.

Aux Gardes de Zéhangir.

Qu'on détache ses fers.

A Zéhangir.

Une seconde fois, jouis de mes bontés:
 Je te pardone.

Z E H A N G I R.

A moi!

T I M U R.

Mais ce n'est pas assez; jaloux de la couronne,
 Tu voulois me ravir & la vie & le trône:
 Prends ce poignard; tiens.

Z E H A N G I R.

Done.

A M E T I S.

O moment, plein d'éfroi!

T I M U R.

Te voilà libre; frappe: Ose immoler ton Roi.

Tu dictes mon arêt.

A Amétis.

Cache tes pleurs ; j'ai fait ce que je devois faire.
Et toi, TIMUR, apprends qu'un cœur ambitieux,
Et même criminel, peut être généreux.

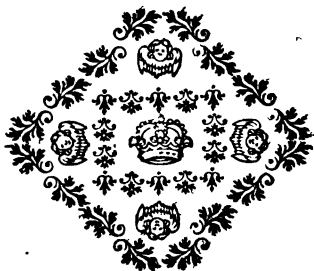
Humilié par toi, je dois hair la vie ;

Mais je rougirois trop de te l'avoir ravie.

Ta clémence a pourtant enchainé mes fureurs,

Va ; le trône t'est dû ; je t'admire . . . je meurs.

Ce dénoûment, sur lequel la critique
auroit peut être bien des réflexions à faire,
a toujours produit le plus grand effet au Thé-
âtre. C'est la meilleure preuve qu'on puisse
doner de sa bonté.





T R A I T

De l'histoire du Chevalier BAYARD.

Bornons ici nôtre carrière :
 Les longs ouvrages me font peur.
 Loin d'épuiser une matière,
 Il n'en faut prendre que la fleur.

N O U S avons si grande opinion des anciens héros , que nous ne faisons presque pas attention aux belles actions des modernes. Il semble que la nature ait épuisé ses forces en produisant les premiers , & qu'elle n'ait enfanté les seconds que dans un état de foiblesse & de décrépitude ; qu'elle ait prodigué tous ses trésors aux uns , tandis qu'elle a été avare pour les autres ;

Que des aînés, Mère idolatre,
 Elle ne soit que la marâtre
 Du reste grossier des humains.

Tel est le préjugé général ; dans une espèce d'entouffisme , on s'extasie sur les hauts faits de quelques héros , peut être fabuleux , ou dont l'antiquité & l'éloignement grossissent à nos yeux , les talens , les vertus , ou la valeur. Nous ne voions rien au dessus d'ACHILLE , d'ALEXANDRE , ou de CESAR.

Ce sont là nos modèles ; mais outre qu'ils sont défectueux à plusieurs égards, & qu'il seroit très mauvais de suivre leur exemple en tout, je crois qu'on peut trouver parmi les modernes, de toutes les nations, des personages plus dignes de nos éloges. Tel est le Chevalier BAYARD, dont j'avois d'abord dessein de tracer une courte Histoire. En attendant que j'exécute ce projet, je me bornerai à citer un fait, rapporté par des historiens véridiques & très fidèles : Je me servirai même des expressions de l'un d'eux, qui a beaucoup de graces dans sa naïveté, & dont la louange n'est pas suspecte, puisqu'il n'avoit aucun intérêt à la donner, & qu'il n'étoit pas flatteur.

Ce Gentilhomme, françois de nation, & d'une ancienne noblesse, servoit sous le Duc de *Nemours*, en 1512, dans la guerre que LOUIS XII, Roi de France, fit en Italie. Il avoit contre lui les Anglois, les Suisses, FERDINAND, Roi d'Arragon, les Vénitiens & le Pape JULES II, qui le haïssoit mortellement, & qui étoit le moteur & l'ame de cette ligue.

LOUIS, qui étoit adoré de ses sujets, dont il étoit le défenseur & le père, faisoit tête courageusement à tous ses ennemis ; sa conduite & sa valeur le soutenoient. Il étoit d'ailleurs secondé par de grands Capitaines.

GASTON DE FOIX, son neveu, qui fut malheureusement tué dans la bataille de Ravenne, qu'il gagna contre les Vénitiens, à l'âge de 23 ans, étoit, malgré sa jeunesse, un des meilleurs Généraux que la France ait eû; elle fit par sa mort une perte irréparable †.

Avant ce funeste combat, il prit d'emblée, la ville de *Bresse*, qui étoit défendue par une forte citadelle, & par une garnison de dix mille homes. Il fit un affreux carnage des Vénitiens & des Bressiens, combattant les uns & les autres en désespérés, pour le salut de leur patrie, qu'ils ne purent sauver. Cette malheureuse ville fut livrée au pillage, & à toute la fureur du soldat éfréné.

Ce fut là que le Chevalier **BAYARD**, après avoir fait des actions immortelles de bravoure, pour être dans la ville des premiers & faciliter l'irruption du Duc de **NEMOURS**, en fit aussi une de générosité & de grandeur d'ame, qui mérite bien d'être rapportée, & qui est comparable à cette belle action de **SCIPION** l'africain, qui rendit à son époux une fille d'une grande beauté, qui étoit sa prisonnière, & pour laquelle il eut les mêmes

† Il y avoit encore dans la même armée le fameux **LAUTREC**, comparable aux plus célèbres Capitaines anciens & modernes. Il combattit courageusement à côté de **GASTON**, & fut blessé; il défendit ce Prince, tant qu'il eut des forces.

égards & le même respect qu'ALEXANDRE eut pour la femme & les filles de DARIUS.

Nôtre Chevalier ayant été blessé fort dangereusement a la prise de *Bisse*, se fit transporter dans une maison de belle aparence, qu'il trouva déserte. Il avoit besoin d'un prompt secours, car il perdoit tout son sang. Ses domestiques aperçurent une femme, qui se cachoit sous des meubles; il l'apellèrent avec douceur; elle se montra, & se jetta au genoux du Chevalier BAYARD, & lui parla ainsi: *Noble Seigneur, je vous présente cette maison, & tout ce qui est dedans, car je sais bien qu'elle vous appartient par le droit de la guerre; mais que vôtre plaisir soit de me sauver l'honneur & la vie, & de deux jeunes filles que nous avons, mon mari & moi, & qui sont d'un âge à se marier.*

Madame, lui répondit le Chevalier en la relevant; je ne sai si je pourrai échaper de la plaie que j'ai; mais tant que je vivrai, à vous, ni à vos filles ne sera fait deplaisir, non plus qu'à ma persone.

Rassurée par ces paroles, elle envoya chercher promptement un Chirurgien du voisinage, qui pansa le blessé; elle fournit tous les linges nécessaires, & ne négligea rien pour le soulager. Lorsqu'il se fut un peu reposé, elle fit venir son mari, qui s'étoit réfugié dans un monastère, & qui fut charmé de

trouver un ange gardien dans sa maison, & fit tout ce qu'il put pour marquer sa reconnoissance à son protecteur. Il apella ensuite ses filles, qui étoient belles, & dans la première jeunesse; elles se joignirent à lui & à leur mère, pour lui témoigner la plus vive gratitude. Le Chevalier passa plus de 40 jours dans ce logis, toujours bien servi, jusqu'à ce qu'étant à peu près guéri, il voulut aller joindre l'armée, qui s'assembloit devant *Ravennè*, & où il devoit encore se signaler d'une manière brillante.

La Dame & son époux, voïant que toute la ville avoit été pillée & sacagée, tandis qu'ils avoient joui, sous les auspices du Chevalier, d'une parfaite sûreté, sans qu'on eut rien atenté ni contre leurs biens, ni contre leur honneur & leur vie, pénétrés des sentimens de la plus sincère reconnoissance, ils résolurent de lui faire un présent digne de lui, & son hoteffe se jettant à ses pieds, le jour de son départ, lui dit, après qu'il l'eut faite asseoir aupres de lui: *Voici, Monseigneur*, en lui ofrant une boete d'acier fort propre, *voici ce que je vous supplie de vouloir accepter. La grace que Dieu m'a faite, à la prise de cette ville, de vous adresser en cette maison, est autant que de m'avoir sauvé la vie; à mon mari, à mes deux filles, & à moi, avec notre honneur, qui doit nous être*

encore plus précieux. Depuis que vous y êtes entré, il ne nous a été fait, ni à nous, ni à nos gens, aucune injure ni aucun tort. Vos domestiques ont voulu paier exactement tout ce qu'on leur a fourni, pour leur nécessaire. Vous nous avez comblé de civilités & de bienfaits. Je n'ignore pas, Monseigneur, que nous sommes vos prisonniers, & que tous nos biens sont à vous; mais connoissant la noblesse de vôtre cœur, & votre générosité, je suis venue pour vous supplier d'accepter ce léger témoignage de nôtre respect & de nôtre reconnoissance. Alors, elle ouvrit la boîte & la présenta au Chevalier; elle étoit pleine de ducats, mais le Gentil-Seigneur, dit l'historien, dont je vai continuer à rapporter les propres paroles, qui oncques en la vie ne fit cas d'argent, se prit à rire, & lui dit, Madame, combien de ducats y a-t-il, en ce petit cofre? Monseigneur, répondit elle, il n'y en a que deux mille cinq cent, mais si vous n'êtes content, nous en trouverons d'avantage. Le Chevalier la remercia; lui dit qu'elle avoit plus fait pour lui, que si elle lui avoit donné cent mille écus, & qu'il s'en souviendroit toujours. Enfin, come elle le pressoit de recevoir cette marque de reconnoissance, Bien doncques, repliqua le Capitaine généreux, je les prens pour l'annour de vous; mais allez moi querir vos deux filles, car je veux leur dire adieu. L'historien dit, qu'elles étoient fort belles, & très

aimables; elles avoient amusé le Chevalier, durant sa maladie, parce qu'elles favoient fort bien chanter, jouer du luth, & travailler de l'aiguille. Etant arrivées, l'aînée lui dit, *Monseigneur, ces deux pauvres pucelles à qui vous avez tant fait d'honneur de les garder de toute injure, viennent prendre congé de vous, en remerciant très humblement vôtre Seigneurie, de la grace qu'elles ont reçüe, dont a jamais, pour n'avoir aucune puissance, seront tenues à prier Dieu pour vous.*

Le bon Chevalier, quasi larmoiant, en voiant tant de beauté & de douceur, leur répondit, *Vous faites ce que je devois faire, c'est de vous remercier de vos soins, & de la bone compagnie que vous m'avez faites. . . Vous savez que gens de guerre ne sont pas volontiers chargés de belles besoignes, pour présenter aux Dames. . . . Voici vôtre Dame de mère, qui m'a doné deux mille cinq cent ducats, que vous voïez sur cette table; je vous en done à chacune mille, pour vous aider à marier, & pour ma recompense, vous prierés, s'il vous plait, Dieu pour moi; autre chose ne vous demande. . . .* Puis s'adressant à son hotesse, *Madame*, lui dit-il, *je prendrai les autres cinq cent ducats à mon profit, pour les distribuer aux pauvres véligieuses, qui ont été pillées, & je vous en done la charge; & sur cela je prens congé de vous.* Il leur toucha ensuite à toutes la

main, à la mode d'Italie; mais elles se jetterent à ses pieds, qu'elles tenoient embrassés, pleurant si toût, qu'il sembloit, qu'en le quitant, elles eussent à perdre la vie. Si, dit la Dame, fleur de chevalerie, à qui nul ne doit se comparer; le sauveur & redempteur J. C. veuille vous protéger, & vous récompenser en ce monde ci & en l'autre. Nous ne cesserons jamais de faire des vœux pour vous Avant son départ, l'une des filles le pria d'accepter des bracelets tissés de sa main; l'autre, une bourse de fin cramoisi; il les reçût gracieusement & promit de les garder avec soin,

Come il sortoit de cette maison, les larmes aux yeux, il vit venir à lui son ancien ami, LA PALISSE †, Chevalier plein d'honneur & de courage, & qui s'étoit signalé en divers combats: Il tenoit un enfant, couvert de sang, entre ses bras. Que portes-tu, lui dit le Chevalier BAYARD? *Une victime que je viens*

† On peut ici me faire une difficulté assez juste. On dira, la ville de Bresse avoit été prise & sacagée, il y avoit plus d'un mois; le tems du carnage étoit passé, lorsque le Chevalier LA PALISSE, raconte cet événement tragique? Cela est vrai; mais les habitans de Bresse s'étant retirés à l'approche des François, ou s'étant sauvés du carnage, y revinrent, quand ils crurent que les François se retiroient, & c'est dans cette époque qu'arriva la scène terrible dont LA PALISSE fait le récit à son ami.

d'arracher à la cruauté & à la mort, repliqua son camarade. J'ai été témoin du spectacle le plus barbare & le plus affreux : Entrant dans une maison, mes yeux ont été frappés d'horreur ; j'ai vû, d'un côté, un vieillard expirant ; de l'autre un home, qui venoit de recevoir le coup mortel, & qui nageoit dans son sang ; une femme l'embrassoit d'une main & tenoit de l'autre cet enfant à qui elle donnoit à têter, en lui présentant son sein, dont-il sortoit plus de sang que de lait : Elle avoit reçu dans la mamelle un coup d'épée, en voulant défendre son mari, qui expiroit à ses pieds. En me voïant, elle m'a regardé tendrement, come pour implorer mon secours : Si vous avez quelque compassion & quelque humanité, recevez cet enfant, m'a-t-elle dit, en me le donant. Aïez en soin : Il n'a plus ni père, ni mère ; en disant ces mots, elle a poussé le dernier soubpir. Rentrons dans ce logis, lui dit le Chevalier BAYARD, en poussant un soubpir ; nous y trouverons des personnes charitables, qui se chargeront volontiers de cet enfant ; son air & sa physionomie intéressent en sa faveur, & on ne peut le voir sans l'aimer. En éfet ses petites caresses avoient quelque chose de touchant & de tendre, qui excitoient l'attention. Les Dames de la maison furent surprises agréablement de revoir leur protecteur ;

leurs yeux étoient encore baignés de larmes, & elles le reçurent avec empressement. Voici, Mesdames, leur dit le Chevalier, un dépôt qu'on a confié à mon meilleur ami : Il ne sauroit le remettre en de meilleures mains ; c'est l'enfant d'un de vos compatriotes, qui a été sacrifié à la fureur du soldat ; sa malheureuse femme, en voulant le sauver, l'a suivi de près, & leur enfant infortuné auroit eu le sort de l'un & de l'autre, si la Providence n'eut amené à propos mon ami, pour l'arracher des bras de la mort. Le Chevalier LA PALISSE leur récita son aventure ; elles lui demandèrent où étoit la maison où il avoit vu une scène si tragique. Il satisfit à la demande de ces Dames ; elles s'écrièrent alors ; c'est le logis où demuroit l'un de nos plus chers parens, home de mérite & de distinction, qui a défendu courageusement la patrie, tant qu'il a eu des forces & de la vie. Cet enfant est son fils & nôtre neveu. Votre recommandation est d'un prix infini pour nous ; mais vous nous permettrés de vous dire, qu'il en a encore une plus puissante dans nôtre cœur, celle de la nature ; nous sentons en le voiant toute la force du sang ; c'est le triste reste d'une illustre & nombreuse famille ; il n'a plus pour lui que Dieu & nous ; elles l'embrassèrent, & l'arrosèrent de pleurs. Les deux Chevaliers fu-

rent attendris de leurs larmes. Sortons d'ici promptement, dit LA PALISSE, autrement nous n'en sortirons jamais; & se tournant du côté des jeunes Demoiselles, je ne suis point étonné, leur dit-il, de la protection généreuse que mon ami vous a accordée; personne ne m'en paroît plus digne que vous; mais je suis surpris que vous aiant vues, il ait pû se résoudre à s'éloigner de vous. Cette séparation doit lui coûter; mais dans un grand cœur le devoir surmonte tout.



ÉPIÔRE à CLHOË.

C'EST vous, belle *Chloé*, qui conduifés ma lyre;
 Vous plaire est le feul bien auquel mon cœur aspire,
 Puiſſiés vous quelque jour favorable à mes vœux,
 Sentir à vôtre tour, & partager mes feux.
 Je vous offre ces vers: Ma muſe peu caustique
 Dédaigne les honeurs d'un laurier fatirique:
 Je ne veux que tracer tout ce que je reſſens,
 L'amour à mes écrits prête ſes doux accens;
 J'en écarte avec ſoin la noire calomnie
 Et ne les fouille point du poiſon de l'envie:
 Je chante les amans, leurs peines, leurs plaiſirs,
 Leurs doux ravifſemens, & leurs tendres deſirs;
 A ces portraits naïfs mon eſprit s'intérefſe
 Mon ame, ſans éfort, ſe livre à la tendreſſe.
 L'amour & l'amitié m'enchantent à la fois:

Je me fais un honneur de leur prêter ma voix.

Non ; il n'est sous les cieux, que le bonheur suprême

D'aimer avec transport, & d'être aimé de même !

L'on est environé d'êtres indifférens ;

Si l'on jette sur eux quelques regards errans,

L'on oublie bientôt ces objets insipides,

Qui ne sont approuvés que des fots, des stupides.

Hélas ! ils sont heureux ! contens de leurs succès ;

De fots admirateurs, applaudis à l'excès,

Ils se placent au rang des génies sublimes :

Passons leur cette erreur, il est de plus grands crimes.

Éloigné de la foule, & tout entier à vous

Goutons, belle *Chloé*, le premier bien de tous ;

Ce bien tant désiré, cette douceur charmante

Dont le nom seulement me ravit, & m'enchanté ;

L'amitié ; que toujours nos ames de concert

Des complots des méchans se mettent à couvert.

Meprisons leurs rapports & leurs bas artifices ;

Nous les défions tous, & bravons leurs caprices ;

Avec ces sentimens nobles & vertueux,

Dignes des immortels, sans doute on est heureux :

Ces plaisirs sont peu faits pour la plûpart des homes ;

Qu'on en est éloigné dans le siècle où nous sommes !

Livrés à l'intérêt, l'on ne conoit que lui,

C'est la divinité qu'on adore aujourd'hui :

Les uns sont médifans, les autres sont avarés ;

L'on est environé d'un peuple de barbares.

Du bonheur du prochain affligés & jaloux,

Ses plus légers succès les mettent en courroux.

Conoistroient-ils l'amour ces cœurs durs & féroces

Grands Dieux, il n'est point fait pour ces ames
atroces ?

Loin que de leur encens il se crut honoré,

Par leur hommage impur il seroit profané.

Jouïssons de ces biens, concentres en nous même,

Fuions tout l'univers avec un soin extreme :

Vouës à l'amitié, suivons aussi l'amour,

Ne peut on pas, *Chloé*, les servir tour à tour ?

E N I G M E.

LECTEUR partout où je préside
Il n'est point de parfait bonheur,
Je prends ma source dans le cœur :
En y naissant je laisse un vuide,
Que ma mort seule peut remplir ;
Que mon sort est digne d'envie !
Le plaisir me done la vie
Et le plaisir me fait mourir.

Le mot du Logogriphe du mois de Février
est INQUIETUDE, dans lequel on trouve,
vie, vin, tûe, quête, Dieu, quine, Die.





T A B L E.

A M. B**.	page 219
<i>Essai sur la crainte de Dieu.</i>	222
<i>Suite des réflexions d'un Misanthrope.</i>	236
<i>Lettre à l'auteur des réflexions sur la population.</i>	248
<i>La noix, fable.</i>	255
<i>Lettre à M. F. R**.</i> sur l'histoire des solitaires.	ibid.
<i>- - sur la liberté & sur le gouvernement républicain.</i>	260
<i>- - sur une petite brochure intitulée Guillaume Tell, fable Danoise.</i>	271
<i>Eloge de feu M. Jean Sarazin.</i>	284
<i>Extrait de la réponse du S. Dancourt à M. Rousseau.</i>	286
<i>Lettre de Mademoiselle E**.</i> à M. Dalem- bert.	293
<i>Extrait de Zulica Tragédie.</i>	301
<i>Trait de l'histoire du Chevalier Bayard.</i>	315
<i>Épître à Chloé.</i>	325
<i>Enigme.</i>	327.